

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DE LA FRANCE.

HISTOIRE DE DEUX ÂMES.

Il y a trente-quatre ans, un jeune Français, catholique, rencontra à Rome une jeune fille de famille suédoise et protestante. Dès le premier jour, le jeune catholique concevait la pensée d'obtenir de Dieu la conversion de la jeune fille. Il demandait encore autre chose à Dieu. Il obtint tout ce qu'il avait demandé. Un peu plus de deux ans après leur première entrevue, ils s'épousaient. Un peu plus de deux ans après leur mariage, ils communiaient ensemble. Quelques jours après que leur union avait reçu cette perfection que peut seule donner la communauté de la foi religieuse, la nouvelle convertie était veuve.

Voilà en quelques mots toute l'histoire de M. Albert de la Ferronnays et de Mlle Alexandrine d'Alopeus. Même réduite à cette sèche analyse, elle n'est point vulgaire. Cependant on ne la connaît vraiment pas quand on en connaît seulement les faits extérieurs. Rencontrer un homme sur la voie publique et savoir comme il se nomme, remarquer l'air de son

visage, sa distinction, sa noblesse, sa gravité pleine de douceur, ce n'est pas le connaître, mais c'est assez quelques fois pour éprouver le regret de ne le connaître pas. M. et Mme Albert de la Ferronnays ont laissé ce regret à tous ceux que leur mort n'a point plongés dans une douleur pleine d'espérance.

Mais il a paru à leur sœur qu'un tel regret ne suffisait pas pour leur chère mémoire. Je dis leur sœur sans distinguer plus qu'elle-même entre Albert et Alexandrine : sœur "si intime, dit-elle d'Alexandrine, "sœur si intime et si chère, que "le sang n'aurait pu nous unir davantage". Et elle ajoute un peu plus loin : "Je ne sais si le cœur "même de notre mère la distinguait parmi ses filles." La sœur d'Alexandrine et d'Albert veut aujourd'hui, pour leur mémoire, quelque chose de plus que l'estime et que le respect même. Elle raconte les quatre années qui commencent au jour où ils se sont vus pour la première fois (17 janvier 1832) et qui finissent à la mort d'Albert

(29 juin 1836) (*), ou plutôt puisant à pleines mains dans le journal d'Albert, et surtout dans celui d'Alexandrine et dans leur correspondance ; elle les fait revivre pour les faire aimer de ceux qui les ont "vus passer sans les connaître, "mais non sans les remarquer peut-être."

Ce récit ainsi composé, elle l'adresse aux amis, à eux seuls ; elle le fait imprimer, mais en limitant l'édition à cent exemplaires seulement, qui n'existent point pour le public, puisqu'ils ne se vendent chez aucun libraire. Et cependant l'auteur, partagé entre deux sentiments contraires, quoique nés tous deux de sa tendresse fraternelle, regarde d'abord un peu au-delà du cercle borné où elle avait voulu se renfermer, puis plus loin encore, là où elle peut trouver des admirateurs sans nombre pour le frère et la sœur qu'elle a tant aimés : "Qui m'eût dit que, survivant à ceux qui, dans ce récit, sont le plus souvent nommés, j'aurais pour occupation de les faire connaître non seulement aux amis avec lesquels ils ont vécu mais encore aux inconnus ; et qu'un jour même je songerais peut-être à apprendre leurs pensées avec leur nom à ce monde effrayant qui s'appelle le PUBLIC !"

On sait déjà les faits principaux, la rencontre à Rome, le prosélytisme et l'amour s'éveillant à la même heure dans le cœur d'Albert, cette recherche, qui fut en même temps un travail de conversion, leur mariage, le fantôme de la mort se dressant devant eux au lendemain même de ce beau jour, la conversion d'Alexandrine, la mort d'Albert.

Il n'est pas bien difficile de prévoir ici la question du lecteur, encore moins difficile d'y répondre : cet amour de M. Albert de la Ferronnays pour Mlle d'Allopeus fut-il partagé ?— Il le fut, et presque dès le premier jour. Et ce fut des deux côtés, non un goût plus ou moins vif, mais une affection profonde, où les considérations mondaines n'avaient aucune part. Tout semblait devoir les tenir à jamais éloignés l'un de l'autre, et la médiocrité de leur fortune, qui devait faire désirer à chacun d'eux, suivant la sagesse du monde, une riche alliance, et l'antipathie de l'empereur Nicolas pour les Français au lendemain de la révolution de 1830 (Mlle d'Allopeus était demoiselle d'honneur de l'impératrice), et surtout la différence de religion. Et cependant ils s'aimèrent, et n'admettant pas un seul instant la pensée que tous ces obstacles dussent les empêcher d'unir leurs destinées, comme déjà leurs cœurs étaient unis, ils ne virent d'empêchements possible à leur vœu que l'opposition de leurs familles. Si leur amour n'avait pas encore un autre caractère, les lecteurs de l'*Union* seraient justement étonnés de me voir les entretenir de ces deux cœurs si bien épris, ou plutôt je ne leur aurais point ménagé ce sujet d'étonnement.

Mais ce n'est pas tant la profondeur de cet amour que son élévation, qui m'a charmé. Ces deux âmes qui ont supporté avec tant de force toutes les épreuves que Dieu leur a imposées, se sont aimées de toute cette force même : un tel amour est déjà rare et touchant. Mais elles se sont aimées en Dieu, et cela toujours, bien avant que la maladie d'Albert les mit en face d'une séparation prochaine, bien avant leur mariage, bien avant les promesses échan-

(*) Récit d'une sœur, Souvenirs de famille recueillis par Mme Augustus Craven (née Pauline de la Ferronnays). Tome 1, 1 vol. in-8o.

gées : ils avaient commencé de s'aimer en Dieu, et sur la terre ils n'ont jamais cessé de vivre dans le ciel pour s'aimer comme s'aiment les Anges.

Pauline ne croyant pas que la piété chrétienne pût s'allier avec la tendresse profonde d'un homme pour une femme, dit à Polyeucte : Quittez cette chimère, et m'aimez.

Mais Polyeucte lui répond :

Je vous aime

Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

Assurément, Albert de la Eerronnays, prêt à comparaître devant Dieu, ne songeait guère à Polyeucte. Et cependant, c'est le même sentiment qu'il exprime, non plus de la voix, mais du regard, et celle qui l'a si bien compris le raconte elle-même dans une lettre à l'abbé Gerbet :

“ A cette dernière messe que vous avez dite, quand je le regardais, ne me faisait-il pas toujours signe de regarder l'autel, et m'aurait-il aimée comme il l'a fait s'il n'avait pas encore beaucoup plus aimé Dieu que moi ? Mais, certes, après Dieu, c'est moi que cette âme chérie a le plus aimée, j'ose le dire ; et cela a été le plus grand bonheur de la terre. Maintenant, contribuez aussi à obtenir que je sois unie à son bonheur au ciel. ” (P. 448.)

Il fut aimé d'un amour pareil. Quelques mois avant sa mort, quelques semaines avant la conversion d'Alexandrine, celle-ci écrivait à M. de Montalembert, le confident de son mari, devenu le sien (ces deux âmes avaient mis l'amitié en commun avec tout le reste) : “ J'ai hâte d'être des vôtres. Vous me croyez capable de faiblesse, de froideur, d'indifférence, et moi je crois pourtant que j'ai senti que je serais probablement plus heureuse veuve et catholique, que toujours femme d'Albert et toujours protestante, ou entre les deux (*). ”

Une des sœurs que le mariage

lui avait données, et qui est morte comme Albert et comme Alexandrine, écrivait à la sœur qui leur survit et qui nous fait part aujourd'hui des reliques qu'elle a conservées de ces nobles âmes : “ Que dis-tu de ces mots ! Pauline ; ils me semblent tout ce qu'on peut dire de plus. ” Elle avait raison : l'histoire même des martyrs ne nous a pas conservé de plus sublime parole. Pas plus qu'Albert, Alexandrine, au milieu de ces grandes pensées dont elle s'entretenait elle-même à la veille de son abjuration et devant le lit où Albert attendait la mort ne pouvait songer à Polyeucte : et cependant elle vient de redire, mais avec un accent encore bien plus héroïque, la parole de Polyeucte. C'est qu'en effet ces époux chrétiens que leur sœur révèle aujourd'hui au monde, étaient deux âmes héroïques.

Mais trop souvent la grandeur nous offusque, et nous voulons ramener à notre mesure tout ce qui nous dépasse. On dira peut-être que pour avoir ainsi accepté d'avance son veuvage à la condition d'être veuve catholique, il fallait que l'amour d'Alexandrine n'eût point cette profondeur dont j'ai parlé. Ah ! si je pouvais mettre ici sous les yeux de ceux qui me liront, et le journal de la jeune fille, et les lettres de la femme, et cette *Histoire d'Alexandrine* écrite par la veuve !...

Un soir, au temps de la recherche, Albert lui demanda une bague qu'elle avait au doigt, et où ces mots étaient gravés : *C'est pour la vie*. Alexandrine ne voulut point la lui donner. “ Elle me l'a refusée, dit Albert dans son journal, car notre amour ne doit pas avoir de fin, il vient du ciel et doit y retourner. ” Quelques années après, veuve et catholique, Alexandrine lisait le journal d'Albert, et

(*) C'est elle-même qui souligne.

elle écrivait à côté de ces lignes écrites par Albert : " Oh ! je me souviens bien de cette soirée ; en regardant mes bagues, il eut envie de celle-là, qui avait appartenu à mon père, et je la lui refusai en souriant et en lui disant : " C'est trop court la vie ! "

L'aimable refus, plus précieux cent fois que cette bague même, chère relique qu'elle avait dû baiser tant de fois pour tromper sa douleur filiale !

Voilà comme elle aimait. " Il me semble, écrivait-elle, que nos âmes ont de quoi s'aimer et se comprendre pour la vie et pour l'éternité ! Sans doute, mon Dieu, ce ne serait pas trop d'avoir souffert toute la vie pour avoir toute l'éternité avec ceux qu'on chérit. "

Et plus tard, la veuve, trouvant dans le journal d'Albert le mot de *déchirement*, à propos d'une courte absence, écrivait encore, toujours heureuse de mêler ses sentiments et ses pensées aux sentiments et aux pensées d'Albert : " Le cœur est insatiable de bonheur ! Il le lui faut éternel et parfait ! " Dans les jours de leur union d'ici bas, qui compta si peu de jours, ils s'étaient arrêtés charmés à ces lignes de je ne sais quel livre qu'ils lisaient ensemble : *N'est-ce pas souffrir que d'aimer pour une vie seulement ? N'as-tu pas senti le goût des éternelles amours ?*

C'est à cette hauteur où ils s'étaient élevés ensemble qu'ils ont trouvé le courage héroïque. C'est à dire le courage surhumain qui faisait dire tout-à-l'heure à Alexandrine : " Je serais plus heureuse veuve et catholique que toujours femme d'Albert et toujours protestante ! " Je rapportais en commentant qu'ils s'étaient rencontrés à Rome : cela s'entend des yeux du corps, qui ont vu pour la première fois à Rome et que la mort allait

détruire si tôt et qui allaient eux-mêmes si tôt s'éteindre. Mais ces deux âmes qui se rencontraient dans toutes les nobles affections et dont l'accord, sauf en ce seul point de la religion, était parfait, se sont, l'une catholique, l'autre protestante, rencontrées pour la première fois en Dieu. L'amour, en s'éveillant dans le cœur d'Albert, monte aussitôt jusqu'à Dieu sur les ailes de la prière ; il offre sa vie à Dieu pour en obtenir la conversion d'Alexandrine. Son sacrifice fut accepté, sa prière exaucée, et la mort ne lui assura pas seulement le bonheur éternel promis à tous les chrétiens, mais elle fut pour lui comme un gage de son union avec Alexandrine scellée par Dieu pour l'éternité.

Alexandrine, encore dans les ténèbres de l'erreur, était déjà cependant en union avec Albert qui demandait à Dieu de la convertir : " Je ne veux rien d'heureux qui ne vienne du ciel, et, si je me trompe en croyant ce désir sincère, rends le tel, ô mon Dieu ! tu peux tout. " Elle écrivait encore : *Mon Dieu, enseigne-moi la véritable religion, je t'en supplie au nom de Jésus-Christ.* Et retrouvant après sa conversion et après la mort d'Albert cette prière, dans son livre fermé à clef, elle écrit en marge : " Jamais une pareille prière n'a été prononcée en vain. "

On est sans doute curieux de savoir quelle fut entre ces deux âmes la première parole d'amour. Un jour, Albert descendant avec Alexandrine les marches de Saint-Pierre, lui dit : *Oh ! je suis bien heureux, j'ai communiqué ce matin et je vous aime !* Et Alexandrine écrit plus tard : " Ce mot me parut bien fort, quoi qu'il fut dit de manière à ce qu'il n'eût l'air de s'appliquer qu'à l'amitié dont il parlait toujours. "

L'amitié ! assurément ce n'était pas assez dire. Aussi Albert avait-il un jour prié la jeune fille de l'appeler *son frère*. Et, comme son cœur était du parti d'Albert, elle avait cédé. Plus tard, demeurée seule sur la terre, elle put lire dans le journal de ce *frère* qui avait reçu d'elle successivement tous les noms les plus tendres et les plus sacrés : "Le nom de sœur a quelque chose de si doux, de si pur, qu'il rassure même celui qui s'en sert pour cacher un sentiment plus tendre que l'amitié."

Bientôt cependant Albert s'hardit et osa donner à cette amitié son vrai nom. Il le regretta. Et Alexandrine fut elle-même la confidente de ses regrets. Il lui raconta l'histoire du passé de son cœur, que Dieu seul connaissait : "C'était à Rome. Oh ! si vous aviez pu lire dans mon cœur, vous auriez été touchée de voir combien vous me faisiez aimer Dieu, à quel enthousiasme mon âme était ouverte ! Je vous aimais bien fort, et vous ne le saviez point. Je trouvais une sorte de charme à ce mystère. Ici, moins bon, moins heureux, j'ai tout perdu en vous ouvrant mon cœur." (P. 51.)

Cette timidité qui l'avait retenu jusque là et dont il s'était enfin affranchi, cette timidité n'est pas le moindre charme d'une affection profonde. "J'étais si heureux, dit-il, de mon admiration silencieuse !" C'est que le langage humain est impuissant à exprimer tout ce que le cœur éprouve. C'est que le silence est la plus naturelle expression du respect, et que le respect est si bien nécessaire à un véritable amour que l'amour lui-même disparaîtrait avec le respect.

Un jour cependant, comme Albert s'entretenait avec Alexandrine, et qu'ils étaient à peu près

seuls, "il lui effleura très légèrement le front de ses lèvres." Ne doutez pas qu'il n'en fut pas moins surpris qu'elle-même, ni moins effrayé. Pour elle, sans rien dire et sans lui laisser non plus le temps de rien dire, elle prit gravement son châle et redescendit chez sa mère. "Seule chez moi, dit-elle, je ne pus que penser, mais je ne savais que penser. Décidément j'étais fâchée, et il me semblait que notre délicieuse existence venait de changer d'aspect, et à son désavantage. Je n'étais plus sûre, dans ce moment-là, de l'aimer autant..." Le respect d'Albert n'avait pas moins charmé Alexandrine que sa tendresse. Et maintenant était-elle bien assurée de son respect ? Était-elle même bien assurée de son amour ?

Le respect diminué donne le droit de douter de l'amour. Cependant Albert parut bientôt, l'air très triste. Quand il le put, il me dit que je l'avais bien affligé par mon regard. Il parut repentant, et il ne chercha pas à s'excuser ; mais son éloquence fut si grande, il parla si bien, que tout nuage s'enfuit de mon âme." Elle avait retrouvé le respect d'Albert et sa tendresse, ou plutôt elle ne les avait jamais perdus ; et, encore une fois, Albert avait été surpris lui-même par ce qu'il avait fait.

Albert arrivé à la fin de l'un des volumes de son journal, ce confident encore plus intime que son meilleur ami, écrit à la dernière page une prière à la Sainte-Vierge (le *Memorare*), comme pour mettre et son amour et sa bien-aimée sous cette protection, et, avant cette prière à la Sainte-Vierge, une prière à Dieu qu'il termine ainsi : "Que je la respecte plus que tout au monde, et que je me rende digne de l'aimer sans jamais as-

“pirer à un plus grand bonheur!” Et, dans ce cahier même, bien avant la dernière page, avant qu’il ôsât parler, il écrivait : “Toi ! qu’en mon cœur seul je nomme, je te vois partout, et, en toi, je vois Dieu !”

Cependant, il n’était pas muet avec son ami ; il écrivait à M. de Montalembert : “Je n’ai que ce que j’ai demandé au Ciel : la grâce d’aimer autant qu’il est possible d’aimer, quand même, en retour, je ne devrais rencontrer que la plus grande indifférence.”

Ce sentiment là est vrai ; une telle affection trouve sa première joie, sa plus douce joie peut-être, à se repaître d’elle-même. Mais il est aussi vrai (tant l’homme est plein de contradictions !) que le cœur demande amour pour amour. Et Albert, faisant allusion à une recherche dont Alexandrine avait été l’objet l’année précédente à Berlin, lui écrivait avec une tendresse bien pressante et bien humble tout à la fois : “Oh ! n’ayez pas de meilleur ami que moi. C’est vrai, il avait de l’esprit et je n’en ai pas. Il avait tout pour plaire, moi je n’ai rien. Mais il vous a dit : Je vous aime. Dites-moi qui paraissait le plus vrai, — lui ou moi.” Savez-vous une prière plus touchante, une expression plus naïve d’un véritable amour ? Mais voici qui, sans être moins sincère, me plairait bien moins, je l’avoue, si c’était autre chose qu’un cri. Albert écrivit dans son journal : “Parfois j’aimerais mieux la voir morte que de la savoir heureuse sans moi...”

La passion est égoïste et cruelle, et cette pensée pouvait bien, soufflée par elle, traverser l’âme d’Albert, mais non s’y arrêter. Cette âme généreuse la rejetait.

Comme l’avenir était incertain

et que la différence de religion pouvait empêcher Mme d’Alopeus, surtout devenue princesse Lapoukhyn, de consentir au mariage de sa fille avec un catholique, il écrivait dans une lettre à M. de Montalembert : “Oh ! mes amis (*), que je voudrais vous voir heureux ! Que je sois le seul sacrifié ! J’ai tant de souvenirs !” Les souvenirs, voilà le refuge assuré d’un cœur tout rempli d’une chère image : si l’heure présente ne lui apporte qu’ennui et douleur, il se réfugie dans le passé, le temps et l’espace n’ont plus de distance pour lui, et ne le séparent plus du bonheur qu’il a vu luire un instant et disparaître ; la mort elle-même ne pourrait pas accomplir une entière séparation, l’âme demeurée ici-bas évoquerait toujours le regard et le sourire qui l’ont charmée, le son de la voix qui lui a rendu sensibles la présence et l’amour d’une autre âme, et celle-ci partie la première, ne serait pas non plus séparée de tout ce que les indifférents croient enseveli dans l’abîme du passé, elle se souviendrait toujours (est-ce assez dire, qu’elle se souviendrait !) au ciel où les nobles amours et les amitiés saintes, trouvant leur aliment dans l’amour même du Dieu éternel, brûlent éternellement.

Le second volume du *Récit d’une Sœur*, n’est encore, à cette heure, qu’une promesse, et je n’en connais pas même une ligne. Mais j’ose affirmer qu’il sera, de la première à la dernière page, la justification de la parole d’Alexandrine : “Je serais plus heureuse veuve et catholique.” Ce sera aussi bien que le volume que j’ai sous les yeux, et plus encore que lui, l’histoire du bonheur d’Alexandrine : la foi catholique sera la moitié de ce bon-

(*) Il s’adresse ici à M. Rio en même temps qu’à M. de Montalembert.

heur, les souvenirs en seront l'autre moitié.

Pour elle, toute résignée qu'on l'a déjà vue à la mort d'Albert, elle n'a jamais dit : Parfois j'aimerais mieux le voir mort que de le savoir heureux sans moi. Au contraire, en ces jours d'incertitude de l'avenir dont je parlais tout-à-l'heure, elle écrivait à Albert :

"Au nom de Dieu, et si vous m'aimez, soyez heureux, soyez heureux à tout prix, à mes dépens, de quelque manière que ce soit, pourvu que cela n'offense pas Dieu. C'est pourquoi il ne faut affliger votre père en rien ; faites tout ce qu'il veut et quand il le voudra. Aimez-en une autre, je vous jure que j'aimerais mieux vous savoir heureux en aimant une autre que triste en continuant à m'aimer. Votre bonheur, quel qu'il soit, fera le mien." (P. 77.)

Et un peu plus tard elle écrivait dans son journal :

"Je sens avec bonheur cependant que mon amour n'a subi aucune altération, et je puis dire, ô mon Dieu ! que je suis prête à tout supporter, pourvu qu'Albert soit heureux ; seulement, je ne veux pas qu'il le soit aux dépens de ceux que je chéris. Si donc, ô mon Dieu ! tu as décidé que nous ne pouvions pas être heureux ensemble, donne—à lui, l'oubli, une heureuse inconstance, et un bonheur sans regrets et sans remords avec une autre, mais qu'elle soit digne de lui, ô mon Dieu ! — et à moi, laisse-moi un peu de courage pour ne pas ennuier les autres de ma mélancolie, et une entière résignation à ta volonté, mon Dieu ! pour qu'en mourant je puisse espérer retrouver un jour, au ciel ceux que je chéris ici-bas." (P. 136-137.)

Ainsi, bien avant la maladie d'Albert, elle confiait déjà ses plus chères espérances à la mort. Le caractère, bienfaisant de la mort est trop méconnu même des chrétiens. La mort réunit bien plus qu'elle ne sépare ; elle réunit ceux qui étaient restés ici-bas à ceux qui étaient partis en avant, elle réunit ceux qui étaient séparés par toutes les circonstances, quelques fois par tous les devoirs de la vie, elle renoue les amitiés rompues qui ont été empêchées de se renouer sur la terre. Alexandrine ne prévoyait pas encore la maladie si prochaine et la mort si prématurée d'Albert, mais elle craignait de rencontrer quelque obstacle invin-

cible à leur mariage. (Tant notre sagesse nous trompe alors même que nous défiant des illusions, nous nous préparons à voir avorter nos projets !) Mais la pensée de la mort ôtait toute leur amertume à ces sombres pressentiments : chaque jour de la vie pouvait lui apporter une douleur nouvelle, elle voulait se résigner entièrement à la volonté de Dieu, renoncer, s'il le fallait, à jamais revoir Albert ici bas, pour mériter de retrouver un jour au ciel tous ceux qu'elle aimait.

Il ne faut pas trop croire les amants dans leurs espérances ni dans leurs craintes. Leurs espérances et leurs craintes sont sincères ; mais ils espèrent aisément tout ce qu'ils désirent, et ils craignent souvent sans raison tout ce qui affligerait leur amour. L'opposition des deux familles au mariage d'Albert et d'Alexandrine ne fut jamais très vive. Elle fut même plutôt une éventualité dont les deux jeunes gens se préoccupaient, qu'une réalité sérieuse. Alexandrine avait connu madame et mesdemoiselles de La Ferronnays bien avant de connaître Albert, et une intimité très tendre s'était établie entre les jeunes filles pendant l'ambassade de M. de La Ferronnays à Saint-Petersbourg. Dès que madame d'Alopeus vit Albert, elle remarqua qu'"il avait tout un ciel dans ses yeux." Cette première impression ne présageait rien de fâcheux. M. de La Ferronnays, avant de couronner leur amour, voulait le mettre à l'épreuve par quelque retard. Il s'inquiétait bien aussi un peu de la médiocrité de fortune qui les attendait. Mais il n'accorda jamais assez à cette prudence un peu vulgaire, encore que légitime, pour prononcer ce mot d'impossible qui condamne au désespoir ceux qui aiment. Ce mot-là, c'est Albert qui le dit lui-même dans une lettre

à M. de Montalembert : “ Quand je songe qu'elle ne pourra jamais être à moi, puisque je n'ai pas de fortune ! Tu dois comprendre tout ce que je souffre, toutes mes pensées, tous mes désirs ! J'ai tellement pris l'habitude de la voir, d'être avec elle, qu'il me semble qu'elle est à moi, qu'on ne peut plus me l'enlever. ” (P. 61.)

Elle ne lui fut enlevée que pour un temps, pour cette épreuve que voulait son père. Mme d'Alopeus quitta Naples où les deux familles vivaient, comme on l'a vu, dans la même maison et dans la plus étroite intimité. En Allemagne au milieu des siens, les objections qui ont pu s'élever depuis le commencement dans son esprit contre le mariage d'Albert et d'Alexandrine, prennent tout à coup bien plus de force. A côté d'elle, Mlle Catiche de B., une amie toute dévouée sans doute, mais dont l'esprit rase presque toujours la terre, reproche à celui qu'Alexandrine dans le secret de son cœur a déjà nommé son fiancé, de n'avoir point de carrière. Il faut voir avec quelle émotion, avec quelle éloquence, la jeune fille, se parlant à elle-même dans son journal, fait justice de cette fausse sagesse :

“ J'ai quelquefois une certaine curiosité de savoir s'il y aura des carrières au ciel, si les généraux, les ministres, y seront plus considérés que ceux qui n'ont pas fait parler d'eux ! Qu'est-ce que la gloire pour une dignité de la terre ? Que ne cherche-t-on plutôt à acquérir une dignité dans le ciel ? Ne pense-t-on jamais que celles-là seules sont incorruptibles ? Carrière ! ce mot m'est devenu insupportable ! Contribuer à la défense de son pays quand il en a besoin, voilà qui est bien ; mais copier des dépêches, qu'est-ce ? Si l'on pouvait d'un coup faire quelque chose d'utile ! Mais pour atteindre ce but éloigné, languir pendant nombre d'années dans des occupations à peu près mécaniques, qui ne servent qu'à perdre le temps que l'on pourrait donner à Dieu, quest-ce ? ”

Mais la douleur même de l'amour blessé n'étouffe pas la voix de la sagesse dans cette admirable enfant. Car elle ajoute aussitôt :

“ Que l'on dise à une jeune personne : Ne vous mariez pas avant d'avoir l'assurance (autant qu'on peut l'avoir de quelque chose sur la terre) que la misère vous épargnera, cela est raisonnable et prend sa source dans une bonté prévoyante ; mais qu'un peu plus ou un peu moins d'argent excite la considération ou le dédain, voilà ce qui crie vengeance au ciel ! ”

Ainsi cet amour chrétien se réclame toujours du ciel, contre l'opposition de la fausse sagesse de la terre, comme sur la terre étrangère, nous nous réclamons de la patrie. “ Je voudrais bien savoir s'il y aura des carrières au ciel ! ” Elle avait raison : les maximes d'ici-bas ne pouvaient pas convenir à cette affection qui les tenait tous deux incessamment en la présence de Dieu.

“ Je ne crois pas, écrivait Albert à Alexandrine, je ne crois pas qu'on puisse aimer avec innocence, avec profondeur, je ne crois pas qu'on puisse vous aimer enfin, sans être pénétré de religion et d'immortalité. ”

Et Alexandrine, à son tour, écrivait, non point à Albert, mais dans son journal :

“ Nous passions la plus grande partie de nos soirées sur la terrasse d'en haut. Cela était en chanteur. Ces deux Golfs, ce rivage, ce Vésuve, d'où ruisselaient des rivières de feu, un ciel toujours étoilé, un air toujours embaumé. S'aimer, en osant parler de Dieu !... ”

Et plus loin elle dit encore :

“ Il n'y avait pas de sujet dont nous aimions plus à parler. ”

C'est par là qu'Albert, plus habile sans le savoir que les plus habiles, avait conquis ce cœur. Un jour que la bonne grâce d'Alexandrine l'avait enivré, il ne la remercia pas, mais il lui dit : *Oh ! remercions un moment Dieu tous les deux du bonheur que vous m'avez donné aujourd'hui.* Un habile qui l'aurait entendu aurait souri de pitié. Cependant Alexandrine dit :

“ Je fus surprise. Une personne qui, jusque-là, n'avait entendu que des compliments de salon devait l'être.” *Surprise, est-ce assez dire ?*

Mais elle demeurait protestante, et cependant Albert l'épousa. Je ne veux ici ni le blâmer, ni le défendre non plus. La suite d'ailleurs l'a bien justifié. Mais, en attendant ce grand jour de l'abjuration, toutes les paroles d'Alexandrine entretenaient l'espérance dans son cœur. Elle trouvait une grande douceur à prier *près de son Albert.*

“ J'étais contente, dit-elle, d'avoir l'air catholique.” Et elle lui laissait assez voir un sentiment qui devait réjouir son amour et sa foi. Cependant elle demeurait protestante, et la joie d'Albert n'était point parfaite : “ Pourquoi, disait-il, pourquoi ont-ils morcelé et déchiré l'Eglise ? L'unité est si belle ! Pourquoi avoir divisé le cri d'amour de la terre vers le ciel qui ne devrait être *qu'un ?* ”

Les lignes qu'Alexandrine écrivait presque en même temps dans son journal auraient été, même pour un cœur moins ouvert aux illusions qu'un cœur amoureux, l'as-

surance et le gage d'une conversion prochaine :

“ Mon Dieu ! demain j'épouse Albert et je me sens indigne de lui à tous égards. Je m'en afflige et je te demande au nom de ton fils N.-S. J.-C., de rompre ces liens par ma mort, si jamais ils pèsent à Albert de quelque manière que ce soit. Je te recommande tout autant le bonheur de ma pauvre mère. Mon Dieu ! mon Dieu ! Le bonheur de ma mère, d'Albert, de mes frères pour toujours au ciel, et encore, s'il est possible, sur la terre. Et pour moi, mon Dieu, éclaire-moi. Prends Albert et moi dans ton amour, accorde-moi la bénédiction de mon père qui est allé au ciel et qui m'a tant chérie en ce monde. Ah ! mon Dieu ! sois avec nous ! Mon Dieu ! fais qu'un jour pour tous il n'y ait qu'innocence et bonheur ! ” (P. 200.)

Dieu n'avait pas cessé d'être avec eux depuis le premier jour. Il fut plus que jamais avec eux quand ils eurent échangé le nom de fiancés pour celui d'époux. Ces fiancés chrétiens, le livre vous les fera connaître ; j'ai, dans cet article, essayé de vous les faire entrevoir. Mais ferais-je moins pour les époux chrétiens que pour les fiancés ? Et, après les avoir entendus ici au temps où ils se préparaient à s'unir ensemble, ne me reprocheriez-vous pas de ne vous les avoir pas fait encore entendre dans cette union toute pleine, comme Alexandrine l'avait demandé à Dieu, toute pleine d'innocence et de bonheur ?

ALEX. DE SAINT ALBIN.

(A Continuer.)

LES ÉTUDES DE L'AGE MUR.

Mgr l'évêque d'Orléans vient d'achever son livre *De la haute éducation intellectuelle*. C'est une heureuse nouvelle que nous avons eu hâte de donner à nos lecteurs, et c'était, nous pouvons le dire, une nouvelle inespérée. Pendant les mois qui viennent de s'écouler, quand l'illustre prélat était sur la

brèche défendant les droits de l'Eglise contre l'athéisme d'un côté, contre l'ambition politique de l'autre, pouvions-nous nous flatter de la pensée qu'à la même heure il terminait paisiblement, doctement, laborieusement son ouvrage sur l'éducation ?

Nous avons hâte de parler de

cette œuvre à nos lecteurs et nous le ferons ici trop brièvement, eu égard à l'importance du livre, assez au long cependant pour inspirer (ce qui n'est pas difficile) au public catholique le désir de lire ce livre.

Les deux volumes qui paraissent aujourd'hui sont complètement distincts l'un de l'autre. Le premier achève ce qui avait été dit dans un volume précédent au sujet de la dernière éducation des enfants ; le second traite, je puis le dire, de l'éducation des pères. Bien plus nouveau par conséquent, plus important encore que ne l'est le premier, nous aurons à le recommander d'une manière toute spéciale à l'attention du public. L'un est encore le livre des professeurs, l'autre est le livre des hommes.

Parlons d'abord du premier. A peu près dans tous les siècles et dans tous les pays, depuis le berceau jusqu'à dix-huit ou vingt ans, l'homme est forcément en éducation. Il faut qu'il prépare sa vie ; il faut qu'il s'instruise et surtout il faut qu'il attende sa maturité. Ce n'est pas là une loi des hommes, c'est une loi de Dieu. Son instruction serait-elle plus rapidement complétée, la préparation intellectuelle de sa vie serait-elle achevée de meilleure heure ; peu importe, sa raison n'est pas mûre ; il n'est pas homme, sa vie ne peut commencer encore.

Voilà, à mes yeux, la grande et, je dirai presque, l'unique justification des études classiques. Quand on se plaint du peu qui reste à l'enfant devenu homme de tout ce qu'il a appris dans ses classes, quand on demande combien parmi nous qui avons traversé le collège, il y en a qui, à trente ans, savent encore un peu de grec ou même un peu de latin, la réponse est facile.

Oui, sans doute, il y en a peu ; il y en a cependant plus qu'on ne croit

et nous ne laissons pas que de trouver en nous bien des notions, bien des souvenirs, bien des détails pratiques de la science et de la vie qui nous sont restés du collège, quoique notre ingratitude nous en fasse oublier la source. Mais enfin, le fait n'est que trop certain, la dose de latin et de grec répandus dans le monde n'est pas considérable aujourd'hui, en France du moins.

Et pourtant, cela ne fait pas qu'on soit fondé à soutenir que les années de collège sont perdues pour nous ; que sauf une certaine habitude de vivre avec des égaux, utile sous certains rapports, funeste sous d'autres, il ne nous reste rien, rien de ce long exil qui a tant coûté à la délicatesse de notre enfance, à la tendresse de nos parents, quelquefois à la franchise et à la naïveté de nos cœurs. Oui, s'il ne s'agissait dans l'éducation de notre intelligence que de donner à l'esprit des notions qui doivent lui rester, que de lui faire un riche et durable trésor de science, on aurait raison. Il est vrai, ce trésor est bien pauvre, les notions que nous acquérons sont bien fugitives ; notre éducation, si elle n'a pas d'autre but, atteint bien imparfaitement son but. Mais si au contraire on se dit que forcément, parmi les notions quelles qu'elles soient que l'on donne à l'enfant, le plus grand nombre doit périr ; que l'important n'est pas tant de l'instruire, mais de la rendre capable de s'instruire, mais d'exercer ses facultés, mais de ne pas laisser dormir dans une oisiveté funeste cette mémoire, cette intelligence, cette imagination même qui ont eu tant à faire pendant les cinq ou six premières années de la vie ; qu'il vaudrait mieux encore les exercer sur des choses inutiles (pourvu qu'elles ne fussent point mauvaises) que de ne pas les exercer du tout ; qu'il y a là par conséquent une gymnastique de l'esprit qui le prépare bien plus en-

core qu'elle ne l'enrichit ; qu'il n'avance peut-être pas beaucoup, mais qu'il apprend à marcher ; si l'on ajoute que cette gymnastique devant être pratiquée en commun, il faut chercher le genre d'exercice qui convient le plus à la généralité des esprits ; que l'étude d'une langue ou de plusieurs langues, par le travail facilement accompli qu'elle impose à de jeunes mémoires, par cette séduction des analogies qui sourit à de jeunes intelligences, par cette logique instinctive qu'elle développe dans des esprits peu faits encore aux habitudes du raisonnement, est, pour le plus grand nombre, une gymnastique plus appropriée qu'aucune autre ; que parmi les langues étrangères et sans en exclure aucune (car toutes sont susceptibles d'un enseignement grammatical, et philosophique et littéraire), le grec et le latin s'offrent à nous, le grec à cause de ce caractère éminent de langue littéraire et philosophique que nul idiome ne possède au même degré, le latin à cause de ses nombreuses affinités avec notre langue, avec notre vie, avec notre droit, avec notre civilisation toute entière et surtout avec notre religion : si l'on se dit tout cela, on trouvera, il me semble, que les études classiques sont par cela seul suffisamment justifiées.

Seulement, dira-t-on, pourquoi ne pas faire un double bien, s'il est possible de le faire ? Pourquoi ne pas multiplier, s'il est possible de les multiplier, les notions scientifiques et littéraires que l'esprit gardera ? Je le veux bien ! on ne fait surtout qu'apprendre à travailler ; mais enfin si l'apprenti, tout en se formant au travail, peut arriver déjà à gagner quelques sous, pourquoi ne les gagnerait-il pas ? Avant la fin de l'éducation, un moment ne peut-il venir où l'étude des langues se fera toujours pour s'exercer sans doute, mais aussi pour les savoir ? où la philosophie

des idiomes pourra être entrevue ? où le latin, le grec, toute autre langue, pourra être étudiée pour elle-même, étudiée philosophiquement et littérairement ? où l'on s'assurera pour son âge mur quelques-unes de ces richesses intellectuelles et littéraires qui bien souvent ne font guère que couler entre nos doigts ? où l'on deviendra homme intelligent et capable, mais en même temps, ce qui ne nuit en rien, un peu plus helléniste, un peu plus latiniste, un peu plus littérateur qu'on ne l'était jusque-là ?

Cela n'est certes pas impossible, et c'est ce qui arrive en bien des pays étrangers. En Angleterre et en Allemagne, on peut avoir trente ans, quarante ans, être officier, fonctionnaire public, commerçant, bourgeois, membre du parlement, sans avoir oublié son latin, voire même son grec. Ce fait est assez connu ; et il me revient en mémoire un trait du poète anglais Coleridge, génie bizarre, mais non sans valeur, qui, s'étant enthousiasmé des batailles de l'*Iliade*, dans son ardeur belliqueuse, s'était fait soldat du 6e des dragons de Sa Majesté britannique. Or, comme, en cette qualité, il était de garde à la porte d'un théâtre, il vit passer deux officiers de son régiment qui, en sortant du spectacle, se disputaient sur un vers grec que l'un croyait être d'Eschyle, l'autre d'Euripide.—« Non, dit le factionnaire aux deux officiers étonnés, s'il plaît à Votre Honneur, ce vers est de Sophocle, à la première antistrophe du second chœur d'*Œdipe roi*. » Les soldats qui citent Eschyle ou Sophocle sont rares en tous pays ; mais en France, une pareille science est rare même chez les officiers.

D'où vient cette différence entre les pays étrangers et le nôtre ? N'est-ce pas (je soumets cette pensée au savant prélat qui me fournit l'occasion de la produire) parce que,

dans les pays étrangers, le haut enseignement, la haute éducation intellectuelle, l'enseignement philosophique et littéraire des langues savantes, est constitué et qu'il ne l'est pas chez nous ? Il y a là des universités et nous n'avons que des collèges. Je sais très-bien ce qu'on peut dire des universités allemandes et de leurs vices, et de tant d'idées fausses qui courent en ce pays sous le manteau de la science. Et encore, l'Allemagne elle-même est-elle gâtée par l'université ou par l'école ? Est-ce le professeur de Tubingue ou d'Heidelberg qui fait seul le mal ? Ou n'est-ce pas aussi le maître d'école, avec cette orgueilleuse prééminence que lui a conféré la rage d'instruction primaire " gratuite, commune et obligatoire," telle que nous voulons l'importer chez nous ? Au contraire, n'est-ce pas l'université anglaise, n'est-ce pas Oxford ou même Cambridge, qui a soutenu la dignité, la gravité, le sérieux de l'éducation anglaise et de l'esprit anglais ?

Quoi qu'il en soit, il nous manque quelque chose. Nous ne sommes pas moins intelligents que d'autres, mais nous sommes moins complètement élevés. Cette *haute éducation intellectuelle*, dont M. l'évêque d'Orléans prend en main la défense, a grand besoin d'être défendue, j'oserais presque dire d'être constituée. Nous ne mettons pas assez à part, ou du moins nous ne rendons pas assez sérieuses ces dernières années d'études dans lesquelles, après avoir semé, on pourrait du moins recueillir quelques fruits. Quand nous commencerions la vie avec un bagage littéraire, philosophique, historique, un peu plus considérable ; où serait le mal ?

Seulement, où placer ces études, complément de toutes les autres ? Les années de collège, dit-on, ont été bien longues. N'est-il pas temps,

lorsqu'on arrive à la jeunesse, de quitter ce séjour ? Les carrières, la terrible nécessité des carrières est là qui nous presse ; il y a des écoles préparatoires à aborder, des examens à subir. La célèbre bifurcation, abrégée en droit, subsiste en fait, comme elle existait avant d'avoir été décrétée, partiellement du moins et par la force des choses. Pour ceux même qui ne *bifurquent* pas, le baccalauréat institué dans l'intérêt de l'éducation littéraire, contribue parfois à l'étrangler. Les examens subis, ce passe-port reçu, ce cap franchi, qu'a-t-on à faire que de carguer ses voiles et se laisser aller au courant de la vie ? Entre l'enfance et l'étude purement grammaticale d'un côté, de l'autre côté la jeunesse et les études positives, impérieusement commandées, la haute instruction, l'enseignement du vrai savoir, en fait de littérature, de philosophie, d'histoire, de sciences même, risque bien de périr.

Aussi cet enseignement mérite-t-il que la main épiscopale qui lui est tendue aujourd'hui lui vienne efficacement en aide. Elle l'a déjà fait dans le premier volume ; elle le fait encore dans celui-ci. Elle relève (et cela est éminemment nécessaire), elle relève dans l'esprit du lecteur ces différentes branches d'enseignement que nous sommes trop portés à ne pas aimer pour elles-mêmes, mais à n'aimer ou plutôt à n'accepter qu'à titre de nécessité, de conditions d'examen, disons le mot, de *pensum* : l'histoire, la philosophie, les sciences. Et si l'on s'étonne de trouver ici sur ces différents chapitres des généralités qui semblent au premier moment suspendre le cours de la pensée, on reconnaît bien vite qu'elles sont nécessaires.—A d'autres époques, on eût pu se passer, dans un traité sur l'éducation, de discuter sur le mérite de la science

historique ; on ne se fût occupé que de rechercher la meilleure manière de la transmettre : mais aujourd'hui, c'est la science en elle-même qu'il faut réhabiliter, parce que la science est attaquée par le positivisme de notre temps, autant qu'elle est faussée par le fatalisme et la philosophie rêveuse de notre temps.—Rollin, au dernier siècle, pouvait se dispenser de traiter longuement, dans son livre sur les études, de la valeur de la philosophie : il faut le faire aujourd'hui, et, avant de dire quelle est la bonne philosophie, montrer qu'il y a une philosophie.—Autrefois on n'eût pas parlé bien longtemps de ce qui fait le véritable mérite des sciences ; chacun le savait. Aujourd'hui on ne le sait plus, et les sciences arriveront, si on ne s'y oppose pas, à ne plus être considérées que comme instrument, comme un moteur pour l'industrie, comme un recueil de procédés propres à faire fortune. Et le jour où cette notion sera adoptée, où personne ne cultivera plus les sciences pour elles-mêmes, où l'on ne s'attachera plus qu'aux veines qui sembleront pouvoir mener à une mine d'or ; ce jour-là c'en sera fait de la science, et par suite c'en sera fait même de l'industrie ou du moins de ses futurs progrès. Car c'est la science théorique, la science abstraite, la science désintéressée qui découvre et qui invente. Lorsque la Chine était savante, elle inventait ; depuis qu'elle n'est qu'industrielle, elle n'invente plus.

Aussi, frappé de cette lacune que nous remarquons dans les études françaises, Mgr l'évêque d'Orléans a-t-il cherché à y suppléer autant que le permet chez nous la constitution de l'enseignement public. Dans les pays d'université, l'enseignement du collège cesse de bonne heure. C'est l'université qui le complète, et, sans trop prendre sur les carrières publiques, elle a quelques

années pour donner ce haut enseignement philosophique, scientifique et littéraire dont nous parlons. Chez nous, il ne peut en être de même : entre l'enseignement du collège à grand-peine poussé jusqu'au baccalauréat, et les exigences hâtives des carrières, nos lois ne laissent pas un quart d'heure pour respirer. Plus rien n'était donc possible, que de prolonger, pour ceux qu'aucune carrière n'appelle, la vie de collège après le baccalauréat, de profiter des loisirs (hélas ! trop complets) que leurs familles leur donnent pour agrandir un peu cette sphère intellectuelle que l'éducation première a laissée bien étroite encore, pour leur faire goûter les fruits de ces études qui, jusque-là, ne représentaient pour plusieurs d'entre eux, qu'un fastidieux labeur. Ce remède, il est vrai, n'est que pour un petit nombre ; mais comment faire mieux ? Toujours est-il que, sous l'influence de Mgr d'Orléans, il a été pratiqué pour la première fois. C'est un bel exemple à imiter, et, plus il faut de zèle, d'intelligence, de dévouement, j'ajoute d'autorité pour l'imiter, plus, ce me semble, on doit être jaloux de marcher dans cette voie.

Mais maintenant, quand les études de l'enfance et de la jeunesse sont terminées, quand l'homme est arrivé à l'âge mûr, n'a-t-il plus rien à faire d'utile et de nécessaire en fait d'études ? S'il se ressent des lacunes qui se rencontrent dans notre enseignement, ne peut-il rien tenter pour les réparer ? Si, au contraire, son éducation lui semble avoir été complète, n'a-t-il rien à faire pour en rafraîchir les souvenirs et en garder la possession ? Si enfin, il a des loisirs que sa profession lui laisse, ou que l'absence de profession lui donne trop abondamment, n'est-il pas de son devoir d'occuper ses loisirs ?

C'est ainsi que nous arriverons au

sujet traité par Mgr l'évêque d'Orléans dans son dernier volume, à ce que nous avons appelé l'éducation des hommes mûrs et des pères de famille.

C'est à eux, en effet, que le vénérable auteur s'adresse ; c'est à eux qu'il veut imposer l'étude, non moins qu'à leurs enfants ; c'est à eux qu'il propose, je dirais presque un plan d'études, du moins un travail obligé, on pourrait dire dans tous les sens du mot, *des devoirs*.

L'entreprise est hardie, il faut en convenir. La plupart des pères de famille et des hommes de trente ans trouvent que la famille, les enfants, les affaires, les fonctions publiques, la profession, la propriété, mettent assez de sérieux dans leur vie et qu'il n'est pas nécessaire d'y ajouter le sérieux de l'étude. Ils ont fini leurs classes, di-ent-ils ; et on ne remarque pas, en général, qu'ils aient conservé de cette période de leur vie un souvenir assez doux pour être tentés de la recommencer, avec la jeunesse de moins.

D'autant plus que ce n'est pas seulement un plan d'études qu'on leur propose ici, mais un plan de vie. Avec son intrépide franchise, Mgr l'évêque d'Orléans réclame pour sauvegarder l'étude, toutes les précautions, toutes les sentinelles dont elle a besoin. Il ne dédaigne rien, comme trop minutieux ; il ne recule devant rien, comme trop effrayant. Le coucher tôt, le lever tôt, la reclusion pendant les heures consacrées ; l'éloignement de ces chers fléaux, une femme, des enfants, des amis ; l'éloignement de ces autres fléaux, moins agréables, mais bien plus tenaces, ouvriers, paysans, fermiers, gens d'affaires, solliciteurs (qui, en ce monde n'est sollicité ?) quémandeurs, visiteurs. Le cabinet d'étude doit être fermé comme le coffre-fort, et le maître prisonnier comme son argent.

J'ajoute encore une réflexion qui n'a peut-être pas assez frappé le vénérable écrivain et qui l'aurait mené, je crois, non pas à restreindre sa pensée, mais tout au contraire à l'étendre davantage. Il s'adresse ici, à peu près exclusivement à la classe d'hommes peut-être de toutes la plus rebelles (sauf de nombreuses exceptions) au joug de l'étude. Il s'adresse (toutes ses paroles le font supposer) à la classe riche, très-riche, et légalement inoccupée. Or, il faut bien le dire, rien n'est plus difficile que l'occupation volontaire aux gens légalement inoccupés. Quant aux hommes qui ont de droit quelque chose à faire, vous les trouverez très-souvent ajoutant ne serait-ce qu'à titre de délassement, à leur occupation forcée une occupation qui à bien d'autres semblerait trop sérieuse.—La plupart des hommes qui ont figuré en ce siècle dans les assemblées ou à la tête des gouvernements, ont été plus ou moins occupés des lettres. Le comte Nesselrode, gouvernant le plus vaste empire du monde, était merveilleusement au courant de toute la littérature européenne.—S'il n'en est pas tout à fait dans l'armée comme dans la politique, c'est que la vie des officiers dans les premiers grades ressemble malheureusement beaucoup trop à celle des désœuvrés du monde. Il n'y pas là d'occupation forcée pour donner le goût de l'occupation volontaire. Et cependant, quand la maturité militaire a apporté avec soi l'occupation abondante et sérieuse, qu'il a fallu pendant de longues heures, travailler, administrer, penser, on a pris goût au travail de l'intelligence. Les généraux se sont trouvés au besoin orateurs et écrivains, quoique les sous-lieutenants n'eussent guère pensé à l'être. Les antiquités de l'Algérie ont été relevées, pour une bonne part, sous le feu des Arabes, par des archéologues

en épaulettes, et l'archéologie gréco-romaine est aujourd'hui en bonne partie entre des mains militaires.— Je ne parle pas de la magistrature et du barreau, qui de tout temps, et aujourd'hui comme autrefois, ont su trouver entre les audiences des loisirs pour des travaux ou littéraires ou philosophiques, ou même juridiques, ce qui est un mérite plus grand parce que c'est moins une diversion.— Il est plus superflu encore de parler du clergé, qui a tant de labeurs, et qui cependant donne aux lettres d'aussi grands écrivains, aux antiquités chrétiennes et nationales d'aussi ardents explorateurs, aux sciences des disciples aussi habiles qu'au temps où l'habit ecclésiastique passait pour donner des loisirs, et, pour quelques-uns, semblait n'être qu'un *bénéfice* et non une charge.— Voilà ce que font, en fait d'études volontaires, les hommes forcément occupés. Au contraire, l'homme du monde qui n'est qu'homme du monde est à la fois plus désaccoutumé et plus effrayé de l'étude. Pour lui elle est un travail, tandis que, pour l'homme occupé, elle est un repos.

Et cependant faut-il laisser la plaie du désouvement s'attacher, comme elle le fait aujourd'hui, à l'opulence ? Les uns, qui ont reçu une fortune depuis longtemps transmise par leurs pères, prétendent avoir trouvé dans l'héritage paternel le droit au repos ; et la politique, leur venant en aide, leur fournit des raisons que Mgr d'Orléans ne juge pas et que je ne veux pas juger non plus, pour garder soigneusement cette partie de l'héritage. Même ailleurs, où les fortunes sont nouvelles, laborieusement acquises par les pères, les fils, assez souvent, trouvent fort légitime cette répartition des fonctions qui assigne le travail à la première génération et la dépense à la seconde. Mgr d'Orléans entreprend donc une tâ-

che difficile, mais d'autant plus élevée, chrétienne, patriotique, en voulant à tous leur prêcher le travail.

Pour notre part, en effet, nous ne pouvons penser autrement que lui. Notre paresse le voudrait, mais notre raison ne nous le permet pas.

J'ai souvent été frappé, en lisant les premières pages de la Bible, de tout ce qu'elles contiennent de conséquences, non-seulement théologiques, philosophiques, mais morales, politiques, économiques même. " Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front." Cette loi du travail, cette loi inévitable, a été prononcée contre nous tous. Elle parle surtout du travail manuel, parce qu'en effet c'est le premier nécessaire, c'est celui du plus grand nombre, c'est le travail normal de l'espèce humaine. Dieu accorde sans doute à quelques-uns, par la distribution qu'il fait des biens de la terre, des dispenses du travail manuel. Mais on peut dire : " Malheur à ceux à qui il les accorde ! " Car il ne les donne pas sans compensation ; il ne les donne pas sans condition ; et surtout il ne les donne pas dans l'intérêt de ceux qui les reçoivent, mais bien plutôt dans l'intérêt de ceux qui ne les reçoivent pas.

En effet, les vues de la Providence ne sont pas ici difficiles à soupçonner. Pour le travail manuel lui-même et afin de faciliter son succès, il faut qu'il y ait des hommes dispensés du travail manuel : il faut qu'il y ait des hommes pour rendre la santé au travailleur épuisé ; des hommes pour rétablir entre ceux qui doivent travailler, la paix sans laquelle le travail n'est pas possible ; des hommes pour encourager et discipliner le travailleur abattu par la fatigue ou égaré par de mauvaises passions : voilà le médecin, le juge, le prêtre. Et de plus, pour les besoins plus élevés de l'humanité, pour les besoins de son intelligence,

de son imagination, de son âme, il faut le prêtre surtout, mais à des degrés inférieurs, il faut le poète et l'artiste : et ainsi des autres. Voilà pourquoi et pourquoi seulement il y a des riches.

On n'est donc pas riche dans son propre intérêt. On n'est pas riche non plus sans compensation : car certes bien des douleurs, bien des soucis, bien des inquiétudes plus facilement éveillées, des impressions plus promptes et plus poignantes, bien des misères physiques et morales, en un mot, montent l'escalier du riche, qui ne mettent pas le pied sur le seuil du pauvre. On n'est pas riche non plus sans condition, et l'on n'est dispensé du service manuel à rendre à la société humaine qu'à la condition de lui rendre un autre service. En un mot, pour nous tous tant que nous sommes, il y a un service public à remplir, un service ou moral ou matériel à rendre à nos frères. Pauvres, en soulageant notre pauvreté, nous soulageons la pauvreté du genre humain ; riches, nous devons payer à Dieu notre opulence.

Je sais bien que les économistes ou plutôt quelques économistes disent : " Ne vous inquiétez pas. Le riche rend un service au moins matériel à la société par cela seul qu'il est riche. Ou il thésaurise ou il dépense. S'il thésaurise, il diminue l'abondance du numéraire et, par conséquent, fait baisser le prix des denrées : le pauvre y gagne. S'il dépense, il augmente le prix du travail et le pauvre y gagne encore." On ne présente pas ces deux parties du dilemme à côté l'une de l'autre ; car il est trop clair qu'elles se détruisent mutuellement. Mais on emploie tour à tour l'une et l'autre, et l'une en effet, a autant de valeur que l'autre. Le devoir du riche serait trop facilement accompli si, par l'emploi quelconque de son argent, par l'emploi même désordonné, égoïste, coupable, il se libérait envers la Providence. L'argent jeté

par les fenêtres, pas plus que l'argent accumulé dans des coffres, n'est une semence qui germe pour le bien de la société. L'argent bien dépensé et les loisirs bien employés, voilà le double compte que peut demander aux riches, non pas la société, mais Dieu.

Il y a donc pour chacun, riche ou pauvre, une œuvre à faire, un service à rendre, une dette à acquitter envers ses frères et envers Dieu. Le pauvre par le travail de ses mains, le riche par le travail de sa pensée ; tel dans l'ordre des intérêts matériels, tel autre dans l'ordre des intérêts moraux ; chacun doit avoir ce que j'appellerai une chose principale et dominante dans sa vie. Indépendamment des soins communs de la vie extérieure, du patrimoine, de la famille, il y a pour chacun une mission à accomplir, mission forcée si elle ressort d'une profession ou d'une fonction publique ; s'il en est autrement, mission volontairement choisie, mais, dès qu'elle a été choisie, devenant une loi pour la conscience. Nos loisirs ne nous appartiennent pas en toute propriété ; nous n'avons pas en conscience le choix libre entre le désœuvrement et l'activité. Telle est en résumé la pensée de Mgr d'Orléans dans ce volume, pensée à laquelle nos réflexions nous menaient déjà malgré nous et à laquelle il faut bien que nous adhérons comme à une condamnation de notre paresse. Acceptons donc cette conclusion en nous frappant la poitrine, ce dont il est, pour sa part, complètement dispensé.

Mais cette mission, quelle est-elle ? Ce service à rendre à la société, quelle en est la nature ? Incontestablement, elle est diverse selon la diversité des situations et des esprits. La vie humaine n'est pas si vaste qu'il faille une multitude d'objets pour la remplir ; un seul suffit à chacun.

CTE. DE CHAMPAGNY.

(A continuer.)

EXCENTRICITÉS AMÉRICAINES.

LA CITÉ REINE DE L'OUEST.

(Voir page 175.)

III

“ Je crois sincèrement, disait Mrs. Trollope, que si un Guèbre adorateur du feu ou un brahmine de l'Inde venaient aux Etats-Unis et pouvaient y prêcher en anglais, ils ne tarderaient pas à y réunir autour d'eux une congrégation de fidèles.” Cette observation est juste et vraie. Le vieil édifice social et religieux est encore solide sur la côte-est de l'Amérique, mais il est verrouillé à l'ouest de ce pays. L'ouest de l'Amérique accueille toutes les nouvelles croyances et toutes les expériences sociales : c'est un vaste champ ouvert aux essais des novateurs en tout genre. Dès l'année 1814, alors que la plus grande ville de l'ouest ne comptait pas trois mille habitants, on y vit arriver du Wurtemberg le cordonnier Georges Rapp, amenant à sa suite un groupe d'*harmonistes*. Il s'établit avec ses disciples au centre de l'Etat d'Indiana, qui alors n'était guère qu'un désert ; mais ils tombèrent tous dans une extrême pauvreté et durent s'estimer heureux de vendre *New-harmony* à Robert Owen, venu aussi en Amérique à la poursuite de son idée fixe. Rapp se retira en Pensylvanie, et y fonda le village d'*Economie*. Là, les rapistes, instruit par vingt années de déceptions et de misère, ont un peu mieux réussi, mais ils

sont encore bien pauvres. Georges Rapp mourut en 1847 : c'était un homme doux et bon, et la plupart des Allemands qui, dans l'ouest se sont mêlés au reste de la population, ne parle de lui qu'avec respect. Je me rappelle avoir vu à Cincinnati une vieille Allemande qui, au milieu du bien-être dont elle jouit aujourd'hui, garde un pieux souvenir de cet homme, pour lequel elle a subi autrefois les plus dures privations, et qui a dans son salon une espèce de sanctuaire où le portrait de Rapp occupe la place que tiendraient chez des catholiques les images de la Madone ou de l'Enfant Jésus. Avant que New-Harmony ne passât aux mains du rêveur Owen, un socialiste français, dont j'ai oublié le nom, avait essayé d'y réaliser son utopie et n'avait abouti qu'à une faillite. Ce fut vers l'année 1823, ou peu de temps après la mort du duc de Kent, son protecteur, que Robett Owen vint transplanter en Amérique l'arbre naissant qui n'avait pu se développer en Angleterre, même sous un patronage royal et avec les secours substantiels tirés de la bourse de David Dale et de M^{me} Rosthchild. A cette époque, il avait cinquante-trois ans, mais conservait le vivacité et l'enthousiasme d'un enfant. Il dépensa 6,000 livres sterling (150,000 francs) à préparer des

habitations pour deux mille personnes, puis ses projets s'en allèrent en fumée et New-Harmony tomba sous la direction d'un Écossais, nommé Maclure, et d'un socialiste français, nommé Darusmont, qui épousa miss Wright *

Ce village devint alors le théâtre d'expériences sur l'éducation qui intéressèrent des hommes distingués venus dans cette colonie, et parmi lesquels on cite le botaniste Thomas Say, le docteur Troost, de l'université de Nashville, et M. Lesueur, du jardin des Plantes à Paris. Owen a toujours cru fermement que son idée sociale avait en elle un puissant germe de vitalité et ne devait sa totale déconfiture qu'aux éléments de christianisme qui prédominaient autour de New-Harmony. Il avait débuté dans l'ouest par s'attaquer aux églises et couvert les murs de Cincinnati d'affiches par lesquelles il provoquait le clergé à des conférences publiques où il contesterait la vérité de la religion chrétienne. Des agressions de ce genre créaient de nouvelles difficultés à son entreprise, qui en avait déjà bien assez en elle-même, et vers 1828, Owen quitta les États-Unis pour le Mexique. Un de mes amis l'a rencontré à Brook-Farm, en Massachusetts, il y a une vingtaine d'années, époque où il devait être âgé de soixante-treize ou soixante-quatorze ans. Cet ami m'as-

sure que les échecs successifs et constants d'Owen en Écosse, en Angleterre, aux États-Unis et au Mexique, n'avait rien changé à sa foi et à son enthousiasme pour ses idées; qu'il n'avait pas un cheveu gris (un vieux proverbe dit que les têtes de fou ne blanchissent jamais) et qu'on le vénérât comme un patriarche. Une année plus tard, les terres de Brook-Farm étaient à vendre, comme l'avaient déjà été toutes celles des établissements fondés par Owen. Quand à New-harmony, c'est aujourd'hui le village des États-Unis qui, eu égard à son importance, emploie le plus de blé à engraisser des pores et à fabriquer du whisky.

Robert Owen a laissé deux fils en Amérique, dont l'un, David Dale Owen, s'est éminemment distingué comme géologue et ingénieur, et dont l'autre, Robert Dale Owen, après avoir été, de 1843 à 1847, membre du congrès des États-Unis, vient d'écrire une brochure en faveur du droit de suffrage des nègres.

Il y aura bientôt cinquante ans que la jeune, belle et spirituelle Fanny Wright, orpheline écossaise appartenant à une famille bien connue dans le monde lettré, mais que son éducation avait imbue des principes de la philosophie matérialiste du dix-huitième siècle, visita l'Amérique. Son premier voyage dans ce pays lui inspira un livre écrit en style de dithyrambe à la louange des Américains, livre qui, en France, fut vertement censuré et spirituellement raillé par le *Journal des Débats*, à propos de quelques passages que le même *Journal des Débats* citerait probablement aujourd'hui avec éloges. Plus tard, elle s'éprit de la philosophie d'Épicure et elle en écrivit l'apologie sous le titre de : *Quelques jours à Athènes*. Elle avait

* A peu près vers la même époque, un propriétaire français (de la Charente-Inférieure) confia son fils à un précepteur-philosophe qui l'emmena en Amérique pour en faire un homme. Quand le jeune garçon revint de l'ouest de l'Amérique, il avait à peu près oublié le français, n'avait pas appris l'anglais, ne pouvait écrire un mot d'orthographe, dans aucune langue; mais, en revanche, il commençait à savoir tanner le cuir et à faire (fort mal) un peu de cuisine. On demanda au père une somme de vingt mille francs pour cette belle éducation!... Il trouva la somme exorbitante et plaida pour la faire réduire. Le procès a di verti les avocats, les juges et le public.--

essayé. à Londres, de fonder des séances littéraires, morales et politiques, qui lui auraient créé une tribune, mais ce projet ne rencontra que la froide répulsion du public anglais. C'est alors que les immensités de l'ouest de l'Amérique lui apparurent de nouveau comme une terre promise pour la réalisation de ses rêves, et qu'à l'âge de vingt-neuf ans elle s'embarqua pour la Nouvelle-Orléans en même temps que Mrs. Trollope, et munie de capitaux considérables. A cette époque, l'apparition d'un *orateur féminin*, ailleurs que dans une assemblée de quakers, était chose si étange, même en Amérique, que, quoique Fanny Wright fût une personne attrayante et douée d'une certaine éloquence, ses prédications ne purent obtenir un véritable succès. Elle avait un nombreux auditoire de curieux, mais elle ne parvint pas à réunir autour de sa chaire les classes qu'elle désirait intéresser et éclairer.

Miss Wright habita quelque temps New-Harmony et y publia une gazette dans laquelle elle plaidait la cause de l'émancipation des nègres et faisait valoir les doctrines de Mary Wollstonecraft sur les droits de la femme. Ses liaisons avec le démocrate marquis de la Fayette et d'autres Français célèbres l'engagèrent à visiter Paris, où elle joua un rôle brillant dans le monde *. Quoique républicaine

ardente, ses principales liaisons à Paris furent avec des bonapartistes et, dans un autre camp, avec M. et M^{me} Hyde de Neuville à leur retour de Washington, où M. Hyde de Neuville avait longtemps occupé un poste diplomatique. Quelques jours après les scènes de violence parlementaire qui s'étaient terminées par l'expulsion de Manuel de la Chambre des députés, miss Wright se trouvait chez le comte de Ségur, en compagnie de membres de l'opposition qui déclamaient contre les légitimistes et s'attaquaient à Hyde de Neuville plus qu'à tout autre. "Cet Hyde de Neuville, disaient-ils, est un homme de sang! un véritable tigre contre révolutionnaire!" A ces mots, miss Wright se leva et leur imposa silence en s'écriant à leur extrême surprise: "Ce forcené, messieurs, je le connais pour un homme doué d'une compassion sans bornes et de la candeur d'un enfant." Retournée en Amérique, elle entreprit d'y travailler à l'abolition de l'esclavage, et acheta 2,000 acres de terre dans le Tennessee pour y établir une colonie d'esclaves émancipés, afin de prouver que les nègres étaient capables d'atteindre un aussi haut degré de civilisation que les blancs. Cette tentative échoua, ainsi qu'on pouvait s'y attendre: les nègres durent s'embarquer pour Haïti, et miss Wright, leur *colonisatrice*, partit pour New-York, où elle fut bien accueillie et se créa une grande réputation comme *oratrice*. On peut la regarder comme le premier apôtre du nouvel Evangile qui annonce l'ère de la femme, ère dont on attend l'avènement en Amérique. Elle a produit dans ces contrées une impression qui n'est pas effacée; elle a bravement supporté les médisances et les accusations d'irrégion qui l'ont poursuivie, et

* Dans les années de notre jeunesse (il y a donc longtemps de cela) nous avons personnellement connu miss Wright et nous passions souvent la soirée avec elle chez de bons et aimables *libéraux* qui étaient nos amis personnels, quoiqu'ils ne fussent pas nos amis politiques: elle était instruite, belle, vertueuse, etc., etc., mais elle était pédante, elle était *bas bleu*, et, aux yeux d'un jeune homme, cela suffisait pour tout gâter. Une *tribun* *ose du peuple* ne nous semblait pas faite pour charmer et nous croyons encore que, quels que soient leur éducation, leur âge et leur figure, le véritable intérêt des femmes est de rester toujours femmes.

bien des cœurs sont restés fidèles à sa mémoire. Nous avons déjà dit qu'elle avait épousé en 1838 un Français nommé Darusmont. Séparée de lui (nous ne savons si ce fut par la mort ou par un divorce), elle s'est retirée à Cincinnati et jusqu'à sa mort, en 1853, elle y a vécu dans la retraite, mais environné d'amis fidèles et tout occupée d'œuvres de bienfaisance. Un simple monument de marbre, dans le cimetière de Spring-Grove près de cette ville, recouvre sa tombe, où des mains respectueuses viennent de temps en temps déposer des fleurs.

IV

Il ne faut pas s'étonner si, parmi les nouvelles expériences sociales tentées dans un pays qui offre son hospitalité à tous les hommes et à toutes les idées, il en est plusieurs qui présentent un côté louche et douteux au point de vue moral. De ce nombre ont été la communauté de l'amour libre, dans l'Ohio, et la communauté de la memnonie, à peu de distance de Cincinnati. Ces deux sociétés ont eu à se dissoudre devant l'explosion de la haine populaire: je ne donnerai pas de détails sur la première de ces institutions, et je renvoie mes lecteurs à l'esquisse qu'Artemus Ward en a tracée; la seconde s'était établie à côté du collège d'Antioche, où, pour la première fois, on tentait d'élever en commun des adolescents des deux sexes. La crainte que le voisinage des memnonites, qui proclamaient l'abolition du mariage, ne devint funeste à ces jeunes gens; excita un tel orage, que les memnonites furent obligés de s'éloigner et de se disperser. On s'était imaginé que leur établissement était le théâtre des orgies les plus licen-

sieuses, mais, après leur dispersion, il se vérifia qu'ils étaient soumis à des réglemens d'une nature ascétique, et que le patriarche en chef de la memnonie leur imposait des pénitences comme on en impose dans les confessionaux. Il est à remarquer que la plupart de ces ex-memnonites se sont fait recevoir dans le sein de l'Eglise catholique, et que leur patriarche et sa femme sont aujourd'hui au nombre des enfans les plus respectables et les plus respectés de cette Eglise.

La destruction de ces nids d'hérésies sociales n'a guère profité aux principes conservateurs. Le levain des doctrines de l'owenisme et du memnonisme n'a pas perdu son caractère, et il a étendu son influence: on s'en aperçoit aux lois sur le mariage et sur le divorce dans les Etats de l'ouest. L'Etat d'Indiana, témoin de tant d'essais de ce genre, possède sur le divorce une loi de nature à satisfaire les *radicaux* les plus avancés. En fait, quiconque désire divorcer n'a qu'à se rendre dans l'Etat d'Indiana et à payer les honoraires d'un avocat: il est sûr d'obtenir au bout d'un délai de six mois une sentence de divorce. Comme, dans ce pays, un divorce n'entraîne la perte de la réputation d'aucun des deux époux, il est curieux de voir avec quelle tranquillité d'âme maris et femmes accueillent la signification des requêtes à cet effet. Un des hommes politiques les plus distingués de l'Indiana, voulant prendre une part active au mouvement qui tendait à la création du nouvel Etat du Kansas, quitta son domicile dans ce but, mais avec l'intention de rentrer bientôt dans ses pénates. Son absence se prolongea, et sa femme lui écrivit de hâter son retour. Il répondit que

pour le moment son retour était impossible. L'épouse impatiente riposta que s'il ne rentrait pas au domicile commun dans un délai déterminé, elle présenterait une requête en divorce. Au lieu d'obéir à cette sommation, l'homme politique envoya à sa moitié le récit des mouvements patriotiques dans lesquels il jouait un rôle important. Quelques jours après, un avocat près les tribunaux d'Indiana l'informait que sa femme avait signé une demande de divorce, et il lui offrait de le défendre. A cette communication, l'époux attaqué répliqua par la lettre suivante, que nous copions textuellement :

Cher monsieur,

“ Mille remerciements ; ma femme assure qu'elle ne peut supporter mon absence prolongée ; si j'étais à sa place, je ne la supporterais pas non plus : je ne ferai pas opposition à sa requête.

“ Votre dévoué serviteur,
“ X***.”

Deux ans plus tard, et quand le divorce avait été prononcé depuis longtemps, le digne homme, après avoir été envoyé à Washington en qualité de sénateur représentant l'Etat de Kansas, revint à Indiana, où il put voir sa femme encore jeune et belle, entourée d'admirateurs. Il demanda la faveur d'être admis comme d'autres à lui offrir ses hommages, et, après lui avoir fait la cour pendant un laps de temps convenable, il l'épousa pour la seconde fois.

Des traits de ce genre font justement présumer que la moyenne des divorces prononcés dans l'Etat d'Indiana atteint un chiffre très-élevé, mais les Américains ne s'en scandalisent nullement, et font même remarquer que c'est le pays

où il se commet le moins d'assassinats entre maris et femmes *!

Que diront des manifestations *spiritistes*, et non *spiritualistes* ni surtout *spirituelles*, qui ont éclaté aux Etats-Unis, les futurs historiens de l'Amérique ? Il y a huit ou neuf ans que les *esprits frappeurs* ont jugé à propos de se révéler à la ville de Rochester, dans l'Etat de New-York, par l'intermédiaire de deux jeunes filles, dont l'une était en *âge de malice*, puisque peu de temps après elle demandait judiciairement à être mise en possessions des biens de feu le docteur Kane, le voyageur au pôle, attendu, disait-elle, le mariage secret contracté entre eux. A partir de cette époque, le spiritisme a fait fureur et s'est propagé comme une épidémie. Les journaux de New-York remplissaient leurs colonnes de recettes pour faire tourner les tables, et il était rare qu'on allât passer la soirée dans une maison sans en trouver les habitants assis gravement ou gaiement autour de meubles qui avaient échangé leur destination de tables à thé contre celle de tables prophètes. On estime le nombre des sectateurs avoués du spiritisme à un million et demi, et le nombre des *croyants* qui n'osent pas l'avouer, à quatre millions. Ses défenseurs publics sont mille, et ses lieux de réunion atteignent le même chiffre. Le spiritisme a fait imprimer cinq cents ouvrages en sa faveur, il dirige trente journaux périodiques, et on parle de quarante mille *mediums*. Il serait extraordinaire que le spiritisme n'eût pas attribué d'*extases* à ses adeptes : aussi en

* L'alternative entre le divorce et l'assassinat pour les époux est elle de nature à nous donner une bien haute idée des mœurs américaines et à nous faire regretter de n'être pas citoyens des Etats-Unis ?...

ont-ils. Un des adeptes doués du don d'extase est André Jackson Davis, homme d'une remarquable intelligence, et qui dédaigne les coups frappés, les tables tournantes et autres manifestations purement physiques. Je l'ai entendu, *en état d'extase*, à Cincinnati, discourir devant un auditoire subjugué par sa parole et sa physiologie d'inspiré : il décrivait une espèce de carte du monde des esprits ; il rendait compte des sensations du docteur Webster (qui venait d'être pendu pour meurtre à Boston) à son passage de ce monde-ci dans l'autre, il rapportait ses entretiens avec les esprits célestes chargés de son éducation... Bref, Davis était aussi amusant qu'a jamais pu l'être un conteur des *Mille et une Nuits*.

Une part de l'influence que le spiritisme s'est acquise dans l'ouest est due sans doute au mélange des éléments socialistes qui s'y étaient répandus avant son apparition. Les *esprits* ont hardiment déclaré qu'ils s'apprétaient à réorganiser la société humaine. Ce n'est pas que les spiritistes soient des réformateurs radicaux (ils s'occupent trop du ciel pour s'abaisser à régler les affaires terrestres), mais ils ne cessent de prophétiser l'aurore d'une ère nouvelle pour la société et l'humanité. Il y a des médiums qui parlent en prose, des médiums-poètes, et des médiums qui chantent leurs oracles. J'ai entendu un de ces derniers dans une chaumière au milieu des prairies : c'était un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une physiologie douce, aux yeux bleus, à longs cheveux châtain bouclés, et qui chantait d'une voix de ténor en s'accompagnant sur un orgue portatif : son thème musical et les paroles de son chant étaient le fruit d'une communication des

esprits !... Les mots *désormais* et *à jamais* y revenaient sans cesse à propos d'esclaves reçus par les anges et affranchis dans le ciel, de travailleurs qui trouvaient le repos, de rois et de mendiants qui devenaient égaux, et de pécheresses qui se purifiaient par delà les portes de rubis et d'émeraude dans les régions de l'aurore. Il y avait dans cet amalgame incohérent un pathos et une mélodie qui n'étaient pas sans charme, et l'accent sincère de l'inspiré causait une profonde émotion.

Le spiritisme ne pourrait-il pas être une réaction populaire contre les idées uniquement positives et pratiques, contre les progrès purement matériels, contre l'absorption de l'homme par les machines à vapeur et les rouages des filatures, contre toutes les merveilles terrestres et mercantiles qui caractérisent la civilisation de l'Europe et qui ont été poussées aussi loin que possible dans le nouveau monde?... Le spiritisme ne serait-il pas le symptôme d'un retour de l'humanité vers les questions intellectuelles et théologiques?... Mais ne nous lançons pas dans la métaphysique et revenons aux chiffres officiels des statistiques de 1860.

V

Les documents dont nous venons de parler montrent que le flot de l'immigration européenne vers le nord-ouest de l'Amérique passe par New-York, atteint son maximum à Cincinnati, Chicago, Saint-Louis, Saint-Paul, suit la vallée du Mississippi, et ne laisse que peu de traces dans les États du nord et de la côte. Ainsi, dans la Caroline du Nord, on ne compte qu'un étranger sur deux cents habitants ; dans la Géorgie, on en compte un

sur cinquante ; dans la Caroline du Sud et en Virginie, un sur trente ; dans le Maine, un sur dix-sept, et dans le New-hampshire, un sur seize. Cette proportion augmente à mesure qu'on approche de l'État de New-York, où l'on compte un étranger sur quatre citoyens. Dans le Minnesota et le Wisconsin, la proportion est d'un sur trois, et en Californie, elle est de quatre sur dix. Dans les grandes villes, on est stupéfait des chiffres à enregistrer. Ces étrangers appartiennent à toutes les nations et à toutes les religions de l'Europe. Parmi eux, ce sont les Irlandais qui s'assimilent le moins à la population du sol. Les Irlandais sont réellement *les seuls étrangers* en Amérique, c'est-à-dire, les seuls qui y viennent sans être amenés par aucune préférence pour les institutions des États-Unis. Ils arrivent poussés par une affreuse nécessité, et ils n'ont pas d'autre sentiment politique que la haine de l'Angleterre et des nègres. Le fenianisme est la preuve évidente que la population irlandaise qui s'est transportée au delà des mers n'est pas devenue américaine, car s'il est des questions auxquelles le peuple américain en masse soit indifférent, ce sont les questions de nationalité, qui ont tant d'importance en Europe. Les Américains ne hasarderaient pas une épingle pour décider si la Vénétie aura un maître d'origine germanique ou lombarde : il a été impossible de les passionner pour la Pologne et le Danemark ; encore moins se passionneront-ils pour des hommes qui, devenus citoyens d'Amérique, entreprennent de reconquérir une pauvre petite île de l'ancien monde. Si des Américains ont contribué d'une obole aux ressources des fenians, c'était pour faire pièce à l'Angleterre, et non par sympathie

pour la devise : " L'Irlande aux Irlandais." Au contraire, les Allemands qui ont librement et spontanément choisi les États-Unis pour leur nouvelle patrie s'y sont naturalisés de la manière la plus complète et la plus rapide. Ils ont adopté le langage et les idées des Américains, et se sont incorporés à eux. L'assertion que les hommes les plus influents du nord-ouest de l'Amérique sont des Allemands de race ou même de naissance ne serait pas une assertion téméraire.

Un grand nombre des citoyens de l'ouest de l'Amérique sont imbus de l'idée que chez eux, et chez eux seulement, les peuples de l'ancien monde pourront réaliser ce qu'il y a de bon dans leurs aspirations vers une nationalité, une unité et une solidarité universelles : leur hostilité générale contre l'entreprise des Français au Mexique vient, je crois, de la pensée que cette entreprise porte atteinte à l'égalité et à l'unité de tous les peuples du monde, projet ou rêve des populations de l'ouest. Je me rappelle que lorsque Mrs. Browning, indignée de l'indifférence de l'Amérique envers l'Italie, publia sa *Malediction sur les Américains*, un orateur de l'ouest lui répliqua en ces termes : " l'Amérique peut-elle faire pour les enfants de l'Italie, ou de toute autre terre, plus que de leur offrir un accueil cordial et une patrie, s'ils veulent venir à elle ? Sont ils opprimés... qu'ils viennent ici ! Veulent-ils posséder Rome... qu'ils viennent fonder une Rome nouvelle et construire un dôme de Saint-Pierre sur les rives de l'Ohio ! Que les Juifs viennent aussi et qu'ils retrouvent chez nous une Jérusalem et une montagne de Sion ! Que tous les opprimés laissent leurs vieux gouvernements périr par leur pro-

pre corruption, comme cela arriverait si tous les adorateurs de la liberté les abandonnaient ! Qu'ils viennent, et un jour leurs enfants, en voyageant vers l'Orient, ne retrouveront plus que les ruines de Saint-Petersbourg, de Vienne, de Rome, de Paris et de Londres ! Qu'ils viennent ! Ici, l'air, la terre et l'eau sont à eux ! Ici, l'herbe croît, le soleil brille, le blé et le vin se récoltent comme dans l'autre hémisphère. Qu'ils viennent donc ! ils trouveront ici ce qu'ils pouvaient posséder en Europe, et ils n'y trouveront pas tout ce qu'ils haïssent : François-Joseph, Alexandre, Guillaume, Louis-Napoléon, le pape, et leurs soldats. Quand l'Amérique cessera d'ouvrir ses foyers aux habitants de l'ancien monde, quand elle cessera de leur montrer comment on peut se passer de rois et d'évêques, quand elle laissera tomber la bannière de l'humanité, alors, mais seulement alors, dites : Malédiction sur l'Amérique !"

Dès l'année 1759, le marquis de Montcalm, après avoir bravement défendu Québec contre les Anglais, prédit en mourant que quoique l'Angleterre fût désormais maîtresse de toutes les colonies du nord de l'Amérique, elle ne les conserverait pas, parce que leur population se composait des éléments les plus turbulents et les plus rebelles de l'Europe : sa prophétie s'est accomplie, et, de plus, il est naturel que le renversement de la souveraineté britannique ait provoqué sur une vaste échelle l'immigration successive et constante de tous les radicaux et de tous les mécontents de l'Europe. Un pareil amalgame de races et de peuples qui veulent être libres doit produire l'égalité et peut-être la fraternité chez les hommes. Il n'est peut-être pas de pays sous le soleil où ces principes

soient plus réellement pratiqués que dans l'ouest de l'Amérique. Tous les éléments de l'humanité s'y mêlent les uns aux autres, et tout ce qui semble établir entre les hommes une confiance mutuelle et une véritable fraternité y rencontre de promptes sympathies. En voici un exemple : un jeune Allemand, paysagiste-dessinateur de jardins, doué du coup d'œil d'un poète, fut chargé de diriger les embellissements du vaste cimetière connu sous le nom de Spring-Grove (Bosquet du Printemps), auprès de Cincinnati. Le premier changement qu'il y ordonna fut de faire arracher toutes les grilles de fer, les chaînes et les barreaux qui séparaient les diverses concessions de terrain. "Ceux qui reposent dans ce cimetière, dit-il, n'ont pas besoin de se défendre au moyen de ces clôtures et ne se querelleront pas sur les limites de leurs domaines." Aujourd'hui le cimetière a l'air d'être consacré à une seule et même famille. Cette idée a eu tant de succès, que plusieurs propriétaires de parcs et de vergers en ont à leur tour abattu les clôtures et, aux portes d'une ville de deux cent mille âmes, ils s'en remettent aux bons sentiments du public pour respecter leurs fleurs et leurs fruits.

L'égalité que nous avons signalée comme un des traits caractéristiques de la société de l'Ouest ne s'applique pas seulement aux différentes races, mais aussi aux deux sexes. Une des innovations les plus rapides qui s'opèrent dans l'ouest consiste à détruire et à effacer les limites du rôle assigné jusqu'ici à la femme. Les grands établissements d'éducation de l'Ohio s'ouvrent à la fois aux deux sexes, et les *étudiantes* viennent s'y asseoir côte à côte avec les étudiants : on y compte des *professoresses* ainsi que des professeurs. Les femmes sont

admissibles à toutes les carrières, et le droit de suffrage politique pour elles, ainsi que d'importants changements dans les droits de propriété des femmes mariées, semblent devoir s'introduire d'ici à peu de temps. Les jeunes américaines regardent les contrées de l'ouest comme une véritable terre promise, et elles y émigrent en grand nombre. Sur les rivages dorés de la Californie et dans d'autres États du nord-ouest, la population féminine n'était pas en rapport suffisant avec le chiffre de la population masculine, mais depuis quelques années, une femme énergique, Mrs. Farnham, a organisé une importation de femmes en Californie : son plan pour fournir des épouses à de trop nombreux célibataires a obtenu tant de succès, qu'il a été suivi d'autres entreprises du même genre et dans le même but. Des milliers de femmes y prennent part, mais elles ne sont nullement de la classe de ces aventurières de mauvais aloi que l'Angleterre envoya jadis peupler les défrichements de la Virginie : elles ne leur ressemblent en rien, et un jour leur descendants pourront inscrire dans leur généalogie d'honnêtes et bonnes ménagères américaines, débarquées à San Francisco des navires de Mrs. Farnham, avec autant d'orgueil qu'un Anglais inscrirait dans la sienne des châtelaines normandes débarquées à Hasting des vaisseaux de Guillaume le Conquérant.

Henry Thoreau, naturaliste et poète américain, résumait sa foi aux destinées de l'ouest en ces mots : *Ex oriente lux, ex occidente frux*. Il avait vogué sur les grands fleuves de l'ouest ; il avait admiré

les forêts gigantesques où les troncs des arbres ont trente et quarante pieds de circonférence ; il avait parcouru des montagnes où les rochers sont des masses de fer, où les ruisseaux roulent de l'or, et où se rencontrent des cascades deux et trois fois plus hautes que la cataracte de Niagara ; il s'était entretenu avec les Indiens ; il avait tout observé et avait adopté la vague croyance que les âmes des hommes morts à l'orient du monde repa-raissaient sous d'autres formes à l'occident. Ce sont là les licences de la poésie ; mais, en vérité, on dirait que les libres et rapides développements de l'ouest de l'Amérique tendent à réaliser des rêves et des visions que l'ancien monde considérait comme l'apanage des maisons de fous. Du sein de l'agitation et du tumulte de ces contrées, du milieu des multitudes qui y abordent de tous les points du globe et qui y tourbillonnent, une oreille attentive entendrait s'élever en chœur les mots de *parlement humanitaire* et de *fédération universelle*. Les myriades d'individus appelés à vivre ensemble sous le ciel de l'ouest à des conditions radicales de simplicité, d'égalité et de fraternité, perdent leurs préjugés de nation et d'éducation, ils ne gardent que ce qui est commun à tous les enfants d'Adam, les sourires, les larmes, l'amour ! Une fusion si complète, fusion physique, morale, intellectuelle, ne saurait manquer de produire d'immenses résultats. Qu'importe à l'Amérique le reproche de ne pas avoir de passé ?... Elle se croit maîtresse de l'avenir.

CAUSERIE LITTÉRAIRE.

MARIE LATASTE.

Depuis un quart de siècle bon nombre de journalistes et de romanciers se sont posés en "amis du peuple." Pour justifier ce titre ils n'ont pas cru nécessaire de dépenser leur temps et leur argent, de consacrer leur vie au soulagement de toutes les misères ; ils se sont contentés de dépenser leur encre, de rédiger des articles, d'écrire des livres, en retirant le plus de bénéfices possible de leurs manuscrits philanthropiques. Ils ont prouvé leur dévouement au peuple en parlant de lui, en toute occasion, sur le ton du plus lyrique enthousiasme. Ils ont chanté ses gloires, raconté ses douleurs, exalté ses vertus, prophétisé son avenir. Quelles emphatiques louanges n'ont-ils pas prodiguées à tous les morceaux de vers ou de prose signés par un maçon ou par un serrurier ! Avec quel empressement ils saluaient comme des génies, des révélateurs, des messies, tous les ouvriers qui pouvaient se délasser de leurs travaux en rimant quelques strophes. Ils voulaient à tout prix les arracher à l'heureuse obscurité qui entourait leur vie laborieuse et les élever sur un piédestal. Ils leur donnaient le mauvais conseil de publier leurs œuvres qui ne pouvaient être admirées que de leur famille et de leurs amis. Leurs livres étaient annoncés avec fracas. Ils étaient précédés d'une préface, où quelque "ami du peuple," le plus souvent Mme Georges Sand, déployait toute son éloquence. C'est ainsi qu'ont

été présentés au public les vers du cordonnier Lapointe, du tisserand Maga, du portefaix Astoin, et de plusieurs autres génies pareils qui devaient renouveler la face de la poésie française. Que sont devenus ces livres si vantés ? Hélas ! ils ont vécu ce que vivent les fleurs sauvages. Malgré leurs préfaces, malgré les lettres flatteuses de Lamartine et de Victor Hugo qui décoraient leurs premiers feuillets, ils sont tombés de tout leur poids dans le fleuve de l'oubli. Ils n'étaient ni assez populaires pour être recherchés par le peuple, ni assez littéraires pour être recherchés par les lettres. Empilés d'abord chez un libraire complaisant, ils ont été transportés au bout d'un mois dans une boutique d'épicier. Les quais eux-mêmes n'en ont pas voulu !

Voici trois volumes écrits par une jeune paysanne qui auront sans doute une meilleure destinée : car ils sont parvenus en peu de temps à leur deuxième édition. Il est probable cependant qu'ils n'attireront pas l'attention des "amis du peuple." Le *Siècle* et les démocrates de son école ne peuvent admirer Marie Lataste. Elle appartenait au peuple qui fréquente l'église ; ils ne connaissent que le peuple qui fréquente le cabaret. Mme Georges Sand, qui semble éprise de tout ce qui se fait de bien dans les villages, devrait s'intéresser aux écrits d'une paysanne autant qu'aux vers d'un portefaix ou d'un cordonnier. Elle le ferait, si Marie Lataste, au lieu de conti-

nuer sainte Hildegarde ou sainte Thérèse, avait écrit comme une "Quintinie de village." Je succombe ici à la tentation d'employer à la fois deux belles figures de rhétorique : l'apostrophe et le parallèle.—Georges, Aurore, Lélia, quel nom vous donner, Madame ? Vous avez voulu faire du bruit pendant votre vie et vous en avez fait ; Marie Lataste a aimé à vivre inconnue et à n'être comptée pour rien. Vous avez ambitionné la gloire littéraire et vous l'avez obtenue ; elle n'a soupiré qu'après la gloire éternelle et un seul amour a rempli sa vie. Des académiciens ont vanté vos livres, des évêques et de savants religieux ont loué les siens. Les cabinets de lecture vous doivent leurs approvisionnement les plus recherchés ; elle est lue avec bonheur par les cœurs purs et les âmes pieuses. Que de jeunes familles ont été troublées par vos récits ! que de saintes communautés ont été édifiées par les siens ! Vous mourrez vieille, tourmentée malgré vous par la pensée de la vie future ; elle est morte jeune, réjouie par un avant-goût des félicités du ciel. Dans cinquante années vous serez presque aussi oubliée que Marguerite de Navarre ; Marie Lataste sera peut-être proclamée bienheureuse, son nom et ses vertus seront redits d'âge en âge aux peuples chrétiens. Vraiment, Georges, ce n'est pas vous qui êtes la plus digne d'envie ; votre part n'est point la meilleure et je vous plains de l'avoir choisie !

Cette tirade m'a soulagé ! Maintenant revenons avec calme au ton de la causerie.—Marie Lataste naquit à Minbaste, petit village des Landes, le 21 février 1822. Elle ne fréquenta aucune école et n'eut d'autre institutrice que sa mère dont l'instruction était celle d'une humble villageoise. Toute sa science

dans l'ordre de la nature, consistait à savoir lire, écrire, manier l'aiguille et tourner le fuseau. Elle dut s'occuper de bonne heure des travaux domestiques et de la garde des troupeaux. Pendant ses moments de loisir et de solitude elle lut quelques livres de piété, entre autre l'Ancien et le Nouveau Testament, l'*Introduction à la vie dévote*, deux volumes de Bourdaloue et la vie des Pères du désert. A l'âge de dix-sept ans Marie Lataste fit au directeur de sa conscience une étrange révélation. Elle lui déclara que Notre-Seigneur se montrait à elle et l'instruisait sur les plus augustes mystères. Lorsqu'elle eut répété plusieurs fois avec candeur cette affirmation, elle fut soumise à diverses épreuves. Au bout d'un an son directeur et M. l'abbé Duperrier, professeur de théologie au grand séminaire de Dax, jugèrent qu'il fallait demander à la jeune fille la relation écrite de tout ce qu'elle avait vu et entendu par le passé, dans l'ordre surnaturel, et de tout ce qu'elle verrait, entendrait et éprouverait à l'avenir. Elle obéit, et, dérochant chaque jour quelques heures à son sommeil, elle reproduisit de son mieux les paroles qui lui avait été adressées pendant ses communications surnaturelles avec Notre-Seigneur. A vingt-deux ans l'humble paysanne avait terminé cette rédaction, qu'elle remit à son directeur en le laissant maître d'en faire ce qu'il voudrait. Cependant Dieu l'appela à la vie religieuse dans la congrégation du Sacré-Cœur. Lorsque sa vocation eut été suffisamment éprouvée, elle fut admise au Sacré-Cœur de Paris, le 10 mai 1844, comme sœur coadjutrice. Trois ans après elle mourait à Rennes sœur coadjutrice, sans avoir raconté à personne ses révélations passées. Après sa

mort, tout ce qu'elle avait écrit par ordre de son directeur fut soumis à un sérieux examen. Ses cahiers excitèrent l'étonnement de tous ceux qui les lurent. Tous furent d'avis qu'il importait de les livrer à l'impression pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. Monseigneur l'évêque d'Aire approuva la publication des œuvres de Marie Lataste. "Sans entendre nous prononcer, dit-il, sur la vérité ou la nature des révélations auxquelles ces écrits se rapportent comme à leur origine, nous les considérons comme des écrits édifiants, d'une doctrine conforme à la sainte Écriture et à l'enseignement de l'Église, propres à nourrir la piété dans l'âme de ceux qui les liront avec simplicité et modestie."

Quand on pense à ce qu'était Marie Lataste, à quel âge, en quel lieu, dans quelles circonstances elle a rédigé ces trois volumes, il est impossible de les lire sans être émerveillé. Si l'on n'admet pas une action particulière de Dieu sur l'intelligence de cette jeune paysanne, on se trouve en présence d'un problème insoluble ou du moins d'un phénomène prodigieux. Ces trois volumes se composent de deux éléments distincts, d'un élément qu'on peut appeler descriptif et d'un élément doctrinal. Tantôt Marie Lataste décrit ce qu'elle a vu, tantôt elle expose ce qu'elle a entendu. Ses visions rappellent celle de Ste Gertrude et de Ste Brigitte. Si elles sont uniquement le fruit de son imagination, comment une villageoise qui n'avait jamais quitté son hameau a-t-elle pu à dix-huit ans, trouver un style si remarquable, des mots si heureux, une telle richesse d'images et de traits éloquentes ? Elle n'avait ni l'éducation de Ste Thérèse, ni sa connaissance du monde, ni son ex-

périence de la vie. Elle parlait habituellement le patois gascon. Par quel prodige de génie et de précocité est-elle arrivée à rendre en si bons termes des idées si difficiles à exprimer ? Se figure-t-on une paysanne qui ne sait pas ce que c'est que la poésie et qui écrit de nombreuses pages qui feraient honneur à un littérateur consommé "La voix de Dieu s'élève : il soumet les peuples aux princes et aux rois. La voix de Dieu s'élève : il se fait obéir des monarques et des potentats. La voix de Dieu s'élève : il fait trembler les têtes couronnées comme un enfant dans son berceau. La voix de Dieu s'élève : il proclame sa bonté, sa miséricorde ou sa justice sur les peuples et les rois. La voix de Dieu s'élève : il donne la prospérité aux nations et à leurs rois. La voix de Dieu s'élève : il préserve de tout mal les peuples et leurs souverains. La voix de Dieu s'élève : il brise les monarques et fait disparaître leur empire comme un nuage que le vent chasse du ciel."

L'élément doctrinal est encore plus étonnant dans les écrits de Marie Lataste. Ses trois volumes contiennent un merveilleux résumé de toute la théologie. Comment cette jeune fille, cachée dans sa ferme, a-t-elle pu sonder toute seule les plus sublimes mystères ? L'imagination, si surexcitée qu'on la suppose, ne peut produire un enseignement si didactique et si précis. Ici nous rencontrons une métaphysique qui supposerait les plus longues méditations, là une morale qui révélerait une profonde connaissance du cœur humain. Marie Lataste parle à dix-huit ans comme un théologien serait heureux de parler après plusieurs années d'étude. Elle parle de Dieu, de la Trinité, de la création, de l'incarnation du Verbe, du Saint-

Esprit et de ses opérations, de la sainte Vierge et des mystères de sa vie, de la religion et de ses actes principaux, des vertus et des vices, des relations des hommes entre eux, des fins dernières. Comment une jeune paysanne a-t-elle pu exposer

en termes si justes une si haute doctrine ? Il nous semble qu'il n'y a qu'une réponse à cette question : Dieu résiste aux superbes, dit l'Écriture, et il accorde sa grâce aux humbles de cœur.

—*Messenger de la Semaine.*

ALICE.

(Voir pages 69 et 185.)

XI.

Henri avait raconté qu'il s'était perdu dans le bois, dont les chemins nouveaux l'avaient égaré, et qu'il s'était résigné à attendre le jour, lorsqu'il fut rencontré par John et le docteur. Ce récit couvrait son secret, et cette réserve le laissait à deux avec Alice ; il n'avait pas dit un mot de la découverte du pavillon.

Il venait de dormir sous le même toit qu'elle, et après quelques heures d'un sommeil de mort et bien que d'une extrême faiblesse, il descendit à l'heure du déjeuner. Il voulait voir comment elle soutiendrait son premier regard. Mais Alice fit dire qu'elle ne viendrait pas, et William, qui la quittait, assura qu'elle était fatiguée et garderait la chambre, ayant besoin de silence et de repos. Henri en eut intérieurement un vif mouvement de dépit. Il en coûte tant de ne pouvoir au moins accabler sous le poids de son indignation une coupable adorée ! Il voyait là de la duplicité, peut-être plus que de l'embarras, et dans le cas où elle eût prévu que ses paroles lui seraient répétées, c'était presque un

défi. Il oubliait que ses explications sur sa propre absence, en prévenant les siennes, la mettaient dans une liberté entière. Mais user de cette liberté devant lui, il jugeait cela de l'audace.

Il n'était pas à la conversation, sa pensée le fuyait, les propos qui bourdonnaient autour de lui l'importunaient, il ne concevait pas l'intérêt qu'on pût prendre à tant de choses étrangères, et irrité des questions qu'on lui adressait, et d'une contrainte qui le mettait au supplice, ce fut avec une impatiente satisfaction qu'il vit partir le docteur à la recherche de ses malades, et William sortir avec John pour faire au grand air sa promenade habituelle.

Il erra quelque temps dans le salon comme une âme en peine, puis remonta chez lui, ne sachant que devenir.

Il était là depuis une demi-heure, les yeux tristement tournés vers la fenêtre et incapable de se fixer à rien, lorsqu'à travers les rideaux il vit lady Eberton sortir d'un pas furtif par la petite porte du château qui donnait sur le bois. Elle était en toilette du matin, elle marchait vite et se retourna

deux fois comme pour s'assurer qu'on ne la suivait pas. Cette vue, en ravivant ses soupçons, lui fit un mal horrible. Quel était ce mystère ? et où allait-elle ainsi seule, dans l'instant que tous les gens de la maison étaient à déjeuner et que chacun la croyait renfermée dans sa chambre ? Il eût voulu courir, s'élançer sur ses traces, mais il ne le pouvait pas, sa blessure le faisait cruellement souffrir et son agitation enflammait encore la douleur. D'ailleurs, de quel droit irait-il chercher à déchirer le voile dont elle s'enveloppait ? Et tout signe d'indiscrétion de sa part n'accroîtrait-il pas l'éloignement qu'elle témoignait pour lui ? Il n'avait qu'un parti à prendre, qui était de se résigner et d'attendre ; il ne se résigna pas, mais il attendit.

Elle ne rentra que quelques instants avant le retour de William et du docteur, et envoya bientôt Maggy prendre des nouvelles du capitaine. Henri, avec une nuance d'amertume qu'elle ne put saisir, chargea la jeune fille de transmettre ses remerciements à sa maîtresse, assura qu'il était très-bien et s'informa si lady Eberton était remise de ses fatigues.

— Je ne saurais dire si milady a reposé ces dernières heures, répondit Maggy, ayant été obligée de m'absenter pour une commission dont elle m'avait chargée.

— Mais, si milady n'est pas bien, peut-être, vaudrait-il mieux ne pas la laisser seule ?

— Monsieur, il s'agissait de porter quelques secours à une pauvre femme du voisinage, et c'était par son ordre.

Henri se tut, en se souvenant qu'il est dit de l'œdème qu'elle efface les péchés. Loïn de chercher à combattre sa peine, il appelait avec une sorte d'ironie amère tou-

tes les idées qui pouvaient l'aiguïser.

Il espérait pourtant la voir à dîner. Elle ne parut pas, sous un prétexte quelconque, et le lendemain de ce jour s'écoula comme la veille, hormis qu'Alice ne sortit que le soir, quand on allait se mettre à table, à l'approche de la nuit.

Henri, durant cette journée, avait fait solliciter l'honneur de la voir. Elle n'avait pu le recevoir, et pour justifier son refus, n'avait laissé pénétrer que le seul William auprès d'elle, bien que le docteur eût insisté pour lui-même et qu'elle se dit souffrante.

Henri eût préféré le croire, lorsque cette nouvelle course dans le parc vint dissiper pour lui tous les doutes sur ce point. Il était blessé dans son amour, piqué dans sa fierté, et ce dernier ressentiment, il s'en flattait du moins, l'empêchait seul de partir.

Une raison plus puissante fut une lettre de lord Georges qui survint sur ces entrefaites. On était au jeudi, Georges annonçait son arrivée pour le jeudi suivant, Henri n'eût su dire s'il eut de cette nouvelle plus de plaisir que de regret ; il allait être vengé, mais la vengeance le prendrait, lui aussi pour victime.

Ce matin-là, pour la première fois, Alice descendit à la salle à manger. Il eût été mourant qu'il s'y fût traîné pour la voir. Elle y était déjà lorsqu'il entra, le dos tourné à la porte, un bras appuyé sur le marbre de la grande cheminée. Au bruit de ses pas elle se retourna en rougissant, le salua sans lever les yeux et lui adressa quelques paroles qu'il n'entendit pas ; tout son sang, à sa vue, lui reflua au cœur, ses oreilles tintaient, son âme l'abandonnait et il sentait une pâleur mortelle envahir son visage. Lorsque ce nuage se

dissipa, lorsque sa voix lui revint, elle n'était plus là, elle courait au-devant de son frère, qui arrivait tout joyeux de l'entendre près de lui.

Henri alors se rapprocha d'elle et balbutia quelques mots de politesse et de circonstance. Elle répondit à peine et parla de Fergus. Ce souvenir mit de la tristesse dans toutes les physionomies et aida à l'attitude, qu'elle conserva pendant le déjeuner. Elle parla peu et ne s'adressa presque jamais à Henri. En vain William rappela-t-il avec une affectueuse complaisance les mérites de son ami, et mit-il en avant toutes les idées qui pouvaient adoucir sa position ou le consoler de son infortune. Elle affectait de ne s'associer en rien à ses jugements, se retranchant dans un mutisme inexplicable, ou ne prenait part à l'entretien que par quelques propos où perceait l'indifférence et parfois l'amertume. William en fut frappé, et le docteur s'en étonna malgré ses distractions.

—Et pas un regard ! pensait Henri, le cœur brisé ; pas un signe de sympathie ou de souvenir !

Il ne comprit qu'alors toute l'étendue de son malheur. Dans le gracieux négligé de sa toilette, il la retrouvait plus belle que jamais. La nature s'était complétée chez elle, sa beauté avait pris son entier développement, et dans ses yeux, qu'elle ne leva jamais sur lui, il put surprendre des jets d'une flamme contenue et tempérée par une langueur qui en rendait le charme irrésistible. Et il ne la revoyait si belle que pour s'assurer qu'elle le détestait, pour se convaincre que le seul son de sa voix lui était une gêne et sa présence un fardeau. Il eût tout donné, maintenant, pour un de ces regards à jamais perdus ; et combien ne maudit-il pas cette fatale rencontre du pavil-

lon, dont l'unique résultat avait été de chasser brutalement son dernier rêve, et de creuser l'abîme qui les séparait pour toujours !

A peine levée de table, elle fit signe à John de faire seller son cheval.

—Walter t'accompagnera ? dit William.

Elle répondit que non, et qu'elle sortirait seule. Son frère insista, mais elle fut inébranlable. Ses traits avaient pris une roideur de marbre, et à peine si, une allusion à son dernier voyage, ses joues se couvrirent d'une teinte rosée, presque aussitôt disparue.

Elle alla mettre son amazone, et une demi-heure après elle était en selle.

Henri la vit partir le désespoir dans l'âme ; cette sortie le bravait ouvertement, son sang-froid accusait du mépris, et ce refus, si nettement formulé devant lui, d'être suivie du groom de lord Georges, prouvait qu'elle en était déjà arrivée au dédain des interprétations.

Il en fut de même durant quelques jours encore, et la réapparition de Me Legouën, de retour de son voyage, ne changea rien à ces habitudes étranges de lady Eberton. Elle paraissait aux repas, montait à cheval dans la journée ou s'enfermait dans sa chambre. Le soir seulement, elle restait une heure ou deux au salon, mais passait ce temps presque toujours absorbée dans la réussite d'une patience. Quant à Henri, elle lui témoignait tout juste l'attention exigée par les plus simples convenances, et mettait tous ses soins à éviter sa rencontre.

Une fois, qu'il venait de sortir pour cacher à tous les yeux quelque nouvelle blessure, elle s'assit au piano, à la demande de William, et se mit à jouer un air d'une suave mélancolie, qu'Henri avait

entendu chanter par les pâtres d'Écosse aux environs de Winter-Hill. Arrêté à quelques pas du château, il écoutait cette mélodie charmante qui le fascinait et lui arrivait à travers les arbres, comme une brise du passé, pleine de rêveries, de senteurs de bruyères et de souvenirs heureux.

L'attendrissement le gagna, il oublia tout, n'y tint plus, et revint au salon.

A sa vue, elle s'arrêta, voulut reprendre, mais son jeu devint incertain et troublé, elle déroula deux ou trois gammes, se leva et partit.

Henri vint s'asseoir auprès de William.

—Eh bien ? dit celui-ci n'entendant plus le piano.

—Lady Eberton nous a quittés, répondit simplement Henri.

—Ma sœur est bizarre par instant, je le regrette, mon cher Henri, car cet air de nos montagnes est délicieux, et Alice le traduit si bien, quand elle veut !

Mais il avait senti ce trait de plus à l'adresse de son ami, et dans la journée il le reprocha doucement à sa sœur, ainsi que d'autres du même genre qui ne lui avaient pas échappés.

A cela elle ne fit aucune réponse.

—Mais, enfin, qu'as-tu donc ? lui demanda-t il.

—Rien.

—Mais encore ?

Elle saisit la main de son frère, l'attira sur ses lèvres, et se mit à pleurer.

— Pardonne-moi, murmura-t-elle, je souffre, mais je suis heureuse !

Et elle le quitta.

—Elle souffre et elle est heureuse ! pensa le pauvre jeune homme en s'éloignant, je ne la comprends pas.

Cet état commençait à l'inquié-

ter, et il en parla au docteur. Bénédicte avait fait les mêmes remarques, et le soir, tandis qu'Henri se promenait devant le perron avec Me Legoën, ils en causaient ensemble, en attendant Alice qui ne rentrait pas, bien qu'il fut déjà tard et que la nuit fût venue.

—Mais, que fait-elle donc ? dit William en s'interrompant. Walter devrait toujours la suivre dans ses courses.

Le docteur lui rappela combien elle s'y était formellement opposée, et comme il achevait ces mots, les pas rapides d'un cheval se firent entendre, Alice parut devant la porte et sauta à terre, en tendant la main à Me Legoën pour s'aider à descendre.

Tous s'étaient portés à sa rencontre, elle entra, les traits égarés, demanda un verre d'eau et se laissa tomber sur le premier siège venu, en proie à une émotion extraordinaire.

—Au nom du ciel, qu'y a-t-il ? demanda Bénédicte en s'empressant auprès d'elle.

Elle passa lentement la main sur ses yeux, promena son regard autour du salon, et avec une expression de terreur :

—Les morts reviennent donc à Glennaël ?

Tous se regardèrent avec un mouvement de surprise.

Alors elle raconta qu'en revenant du bois des Fées, à la tombée du jour, elle longeait la lisière des pins, lorsque tout à coup un hennissement lui fit retourner la tête, et elle vit, galopant sur un cheval nu, à quelques pas derrière elle, un homme en costume de cavalier du temps de la Régence.

Un profond silence accueillit ces paroles, puis Bénédicte déclara qu'il n'y avait là qu'une hallucination pure et simple, résultat des folles histoires que lady Eberton avait le

tort de se laisser débiter par tous les paysans. Il cita à l'appui de son opinion ce qu'il avait entendu dire lui-même dans quelques chaumières, de prétendus meurtres, dont la tour aurait été témoin au temps de la féodalité, et de crimes plus récents, et malheureusement plus certains, commis dans les bois et le pavillon, sous le règne des plumets rouges.

—Et ce cavalier, ajouta Me Le-goëcn qui, par genre, se piquait un peu de scepticisme, ne serait-il pas tout aussi fantastique que le personnage dont on me parle depuis mon retour ici, sous le nom de l'homme au manteau noir ?

Henri, à ces mots, attachait ses yeux sur Alice, mais son visage ne laissa rien voir ; elle paraissait n'avoir même pas compris.

Ces assurances diverses parvinrent à le calmer, chacun rivalisa d'attentions pour la distraire ; elle s'y prêta de bonne grâce, et, une heure plus tard, elle riait elle-même avec les autres de sa sombre aventure.

Henri seul ne riait pas, du moins intérieurement. L'agitation croissante et le malaise d'Alice s'expliquait pour lui par la prochaine arrivée de lord Georges ; il voyait dans ces contes une invention grotesque à l'effet de masquer la criminelle intrigue qui se poursuivait à l'abri de la superstition, et découvrait dans cette dernière confiance l'évidente intention de sonder la crédulité, ou de prévenir quelque révélation. Il l'accusait presque de maladresse pour avoir su si vite renoncer à son rôle, et passer aussi facilement de l'effroi à la sécurité et même à l'enjouement.

C'en était trop pour son cœur. Il avait beau vouloir s'élever au-dessus des susceptibilités de la passion et planer au-dessus de la

tempête, il retombait toujours tristement sur la terre, et comprenait qu'il n'avait plus qu'à se détacher de sa dernière illusion, cette suprême amie du malheur, après Dieu, lorsqu'une communication de John le vint mettre dans le cas de briser la glace sans se croire guidé par sa propre passion.

Ce soir-là, comme le vieux serviteur le déshabillait, il lui demanda en riant à demi s'il n'était plus question de l'homme au manteau noir. John prit une figure grave et répondit qu'il croyait que le diable était lâché sur le château. Lui n'avait rien vu, mais il paraissait hors de doute que les apparitions se multipliaient depuis quelque temps, tantôt sous une forme et tantôt sous une autre. Une fois, c'était un gentleman d'avant la Révolution qui s'était montré à un pêcheur près de la plage ; une autre, c'était une grande dame blanche qui avait été vue par un paysan dans une allée, au clair de lune, et qui s'était évanouie au cri qu'il avait poussé. Tout le monde en parlait, et tout le monde en tremblait. Seul, Ben, en sa qualité de méthodiste ou d'incrédule fiéffé, se vantait. un matin qu'il était ivre, de connaître parfaitement le fantôme et de lui faire retrouver sa chair et ses os le jour qu'il lui plairait.

Henri, alors, se rappela qu'il avait aperçu ce Ben, la nuit où il vit sortir du pavillon le personnage au manteau noir ; il trembla pour Alice, et, au risque de lui déplaire, se décida à la prévenir.

Le lendemain, en sortant de la salle à manger, il la supplia de lui accorder un moment d'entretien.

—Mais volontiers, dit-elle ; que me voulez-vous ?

Il l'assura qu'il devait lui parler sans témoins, et insista de la manière la plus pressante pour qu'elle

voulût bien l'écouter. Cet air de mystère la troubla, elle éluda sa demande, et se rendit chez elle pour procéder à sa toilette de cheval.

Mais il avait pris son parti, et dès qu'il eut vu s'éloigner William et Bénédicte, et qu'il se fut assuré que Maggy n'était plus avec sa maîtresse, il monta à son appartement.

Alice allait sortir : elle était sur le seuil de son antichambre, en costume d'amazone, tenant sa robe d'une main, et de l'autre sa cravache.

— Pardonnez-moi, madame, dit Henri rapidement, si je me présente ici malgré votre défense ; j'avais besoin de vous voir seule ; je le dois, il le faut.

Elle voulut passer, mais il l'arrêta, et le ton dont il avait prononcé ces paroles, l'expression de ses traits encore ennoblis par les fatigues de ses voyages et les traces de ses longues souffrances lui imposant, quoi qu'elle pût faire, elle céda, et rentra avec lui dans le petit salon.

Mais là, Henri ne trouva plus que dire, il restait devant elle balbutiant, interdit.

— Eh bien ! monsieur, je vous écoute, dit-elle ; pourquoi êtes-vous venu ?

Pour vous sauver, madame, répondit le jeune homme appelé à lui-même, pour vous sauver ; car vous vous perdez : le secret du pavillon est découvert, un abîme est sous vos pieds, un pas de plus vous y précipitera.

— Le secret du pavillon ! Et qui donc, si ce n'est vous, monsieur, a pu trahir ma retraite en ces lieux ?

Il allait répliquer ; mais tout à coup il s'arrêta, et la regardant avec une indicible tristesse :

— Est-il donc vrai qu'une telle pensée ait pu même effleurer votre âme, et qu'à la cruauté de votre

haine vous osiez bien ajouter l'outrage d'un pareil soupçon !

— Allons, fit-elle avec un mouvement d'impatience, pardonnez-moi ; mon intention n'était pas de vous blesser.

— Je vous plains, madame, et je vous pardonne ; oui, je vous pardonne... mais non, continua-t-il avec passion, non, tout cela est impossible ! c'est un rêve affreux, un rêve qui me tue ! Alice, Alice, au nom du ciel, réveillez-moi, laissez-moi vivre, laissez-moi croire en vous ! Ah ! tenez, pour vous défendre, pour mettre ma vie entre la foudre et vous, je ne vous demande qu'une parole, je ne vous adresse qu'une prière : jurez-moi, jurez-moi que vous n'avez pas cessé d'être digne de ma sollicitude d'aujourd'hui et de mon culte d'autrefois.

Elle s'était couvert le visage de ses mains, son sein palpitait précipitamment sous sa robe, et avec un accent qui accusait la violence de ses luttes intérieures.

— Non, dit-elle, non, je ne suis plus digne de vous ; laissez-moi, laissez-moi !

Henri tomba en sanglotant sur un siège à ses pieds.

— Quoi ! reprit-elle au bout d'un instant, par un suprême effort, quoi ! vous, pleurer ! vous, pleurer une femme... !

— Non, non, s'écria-t-il en écia-tant, ce n'est pas vous que je pleure ; ce que je pleure, c'est votre pureté d'ange, c'est ma jeunesse, c'est ma vie, c'est mon bonheur perdu !

— Et quel droit avez-vous de me parler ainsi ?

— Le droit que me donnent les larmes que vous m'avez fait verser, et celles que je vous ai vue répandre, le droit de défendre, même contre vous, l'idole que ma fatale passion a élevée dans mon cœur.

Cette image adorée, je vous proteste que nul ne la profanera. Cet homme, qui m'enlève mon trésor et ma gloire, je vous dis que je l'atteindrai sous le déguisement du spectre et sous son manteau noir ; je vous dis que lord Georges a eu beau vous ravir à moi, votre amour n'est point à lord Georges, et celui que vous aimez, je saurai son nom, vous me le direz, vous me le direz à l'instant, je le veux, je l'exige !

— Jamais ! dit elle avec un mouvement d'épouvante.

— Mais vous ne voyez donc pas que vous me tuez, malheureuse ! Vous me tuez, mais vous ne m'empêcherez pas, je vous le jure, de vous donner jusqu'à mon dernier soupir. Je vous fatiguerai de mon dévouement, mais je me trainerai sur vos traces, et, pour aller à la honte, vous passerez sur mon corps.

Et il la quitta frémissante, éperdue, en lui reprochant de s'être fait un front qui ne savait plus rougir.

— O mon Dieu ! murmura la pauvre femme lorsqu'il ne fut plus là, mon Dieu, donnez-moi du courage !

De toute cette scène elle n'avait compris que deux choses : c'est qu'il l'aimait toujours, et que quelque funeste méprise le poussait à cette exaltation. Elle se demandait ce qu'il avait voulu dire par cet homme dont déjà lui avait parlé Maggy, et dont l'étrange évocation venait de lui fournir une arme pour se défendre et d'elle-même et de lui.

Elle fut longtemps à reprendre l'empire de sa volonté, et, refoulant alors ses émotions et sa faiblesse, elle partit, l'air libre et joyeux, emportée par son cheval, qui bondissait avec une grâce superbe sur le gazon des avenues.

Henri la vit s'éloigner avec un serrement de cœur inexprimable, il venait de surprendre de mystérieuses manœuvres de Ben, qui rôdait sur ses traces et cherchait à l'épier en se glissant derrière elle.

L'allée qu'elle suivait passait auprès du mamelon des bouleaux, puis, tournant à droite en longeant des sapins, allait rejoindre, à l'angle formé par la clôture du parc réservé, un chemin de grande communication qui traversait le bois des Fées, et conduisait à des collines noires et à des landes couvertes d'ajoncs sombres que l'on apercevait du sommet des falaises. Alice avait donné le nom de désert à ces paysages mélancoliques, et c'était le but habituel de ses courses solitaires.

Henri erra tout le jour aux alentours de ce chemin, fuyant tous les regards, dévoré d'angoisses, et cherchant, mais en vain à étouffer l'orage qui grondait en son âme.

Le soir vint, puis la nuit, et Alice n'arrivait pas. De temps en temps il s'arrêtait pour prêter l'oreille, mais le vent faisait un tel bruit dans les pins, qu'il était impossible de rien saisir à distance. La lune, qui semblait courir dans le firmament au-dessus des nuages, jetait devant lui sa lumière pâle et douteuse, mais il ne distinguait rien que les ombres des arbres balancés sur le sol. Il attendait, il attendait encore, écoutant, regardant, et il allait retourner sur ses pas, après avoir vu rentrer le garde, lorsque le galop précipité d'un cheval, entendu distinctement du côté du grand chemin, le fit tressaillir et lui rendit la vie.

Il n'eut que le temps de se jeter dans un bouquet d'arbres ; Alice était déjà à l'entrée de l'allée. Elle courait comme le vent et allait passer devant lui lorsqu'une forme noire, franchissant la palissade,

s'élança en deux bonds au-devant du cheval, et lui sauta à la hauteur du poitrail, comme pour atteindre l'amazone qui le montait. Alice poussa un cri terrible, le mystérieux assaillant s'évanouit dans l'ombre, le cheval effrayé se cabra brusquement, s'emporta, se précipita tête baissée à travers le bois, entraînant Henri qui, après avoir enlevé lady Eberton, l'avait saisi à la bride et ne parvint qu'à une assez longue distance à dompter sa fougue par un effort désespéré.

— Lâchez-le, lâchez-le, il vous tuera ! criait Alice sans le reconnaître.

Henri ne répondit pas ; ses mains venaient d'abandonner les rênes, et il était tombé sur le sol, privé de sentiment.

En cet instant un homme, s'élançant d'un fourré avec la rapidité de l'éclair, se pencha vers lui, s'assura qu'il vivait, et, l'enveloppant rapidement de son manteau, se disposait à l'emporter dans ses bras, lorsqu'à l'approche d'Alice et au bruit d'un autre pas, il disparut au plus vite en abandonnant son vêtement. Alice arriva : un rayon de la lune, glissant à travers le feuillage, lui montra devant elle la figure décolorée d'Henri Mérédic ; sa blessure s'était rouverte, il avait la poitrine couverte de sang.

Elle fut prise d'un tremblement horrible, tous les frissons de la mort lui passèrent dans l'âme, elle se précipita à genoux près de lui, à demi folle de douleur :

— Henri ! Henri ! dit-elle d'une voix étranglée, mon Dieu, ô mon Dieu ! pardonnez-moi de l'avoir tant fait souffrir pour lui cacher mon cœur et tenir mon serment !

Comme elle achevait ces mots, une main crispée lui saisit le bras par derrière : elle se releva d'un

bond et recula de terreur en se trouvant face à face avec lord Georges Eberton.

XII.

Lorsqu'il revint à lui, Henri était couché dans sa chambre, le docteur et Louis Hugues, qui venaient d'arriver, veillaient à son chevet. Un nuage obscurcissait toutes ses idées, il se souvint confusément de l'accident du cheval, mais sans avoir aucune notion de ce qui avait suivi.

Bénédict lui apprit le retour à l'improviste de lord Eberton et de sa mère, lui dit que Georges avait rencontré sa femme dans le parc, qu'il l'avait ramenée à demi-morte de frayeur, et avait donné ordre en rentrant d'aller à la recherche du capitaine, qui courait après Love échappé. Tous les gens du château se disposaient à sortir, lorsqu'un violent coup de sonnette s'était fait entendre vers la chambre de M. Mérédic ; John était monté au plus vite et l'avait trouvé étendu sur son lit, encore tout habillé. Voilà ce que raconta le docteur, et quelque fût l'étonnement d'Henri, il ne lui put rien apprendre de plus, il n'en savait pas davantage.

Lord Georges, en effet, avait gardé sur tout le reste le plus profond silence. Il n'avait adressé aucun reproche à sa femme, s'était contenté de lui donner ordre de garder son appartement, et avait passé la nuit sans la revoir, enfermé avec lady Mary, qu'il ne quitta qu'aux premières lueurs du jour. Il sortit dans la matinée, se rendit à l'habitation du garde, eut avec lui un long et secret entretien, se promena seul dans la campagne une partie de la journée, monta à cheval et alla au port, et ce ne fut que le soir, dans

l'après-dînée, qu'il pénétra chez lady Eberton.

Alice n'avait pu reposer depuis la veille, une horrible anxiété la torturait, malgré les nouvelles que lui apportait de temps en temps William. Mais William était loin de tout savoir, et dans l'instant où Georges entra, elle était affaissée dans un coin de sa chambre, le visage défait, les yeux gonflés par l'inquiétude, l'insomnie et les larmes.

A la vue de son mari, elle se leva vivement, s'avança au-devant de lui, et joignant les mains :

—Georges! dit-elle.

Georges ne lui répondit que par un sourire amer, et se mit à parcourir l'appartement à pas précipités.

—Georges, reprit-elle, au nom du ciel, parlez-moi, votre silence me tue!

—Rassurez-vous, répondit-il d'une voix sombre, il vit, oui, il vit encore! mais, ajouta-t-il en se tournant vers elle avec un geste terrible, je vous jure par ma mère que votre joie sera courte, et que je le tuerai sous vos yeux, lorsque la mort aura cessé de me le disputer!

—Non, oh! non, s'écria-t-elle, prenez ma vie, mais grâce pour lui. Ne vous ai-je pas tout donné? Lui ai-je laissé autre chose que le désespoir et l'abandon? J'en appelle à Dieu, quand il était malheureux, je l'ai fui; quand il est venu, je me suis retirée. Tenez, Georges, dans ces mêmes lieux, son père a sauvé la vie de mon père! La reconnaissance me faisait un devoir de le lui dire, et il l'ignore! N'a-t-il pas dû me croire folle, à la bizarrerie de ma conduite? N'a-t-il pas dû me supposer de la haine, à l'ingratitude de mon hospitalité? Et quant à cette parole de moi, cette dernière parole, elle devait se per-

dre à jamais dans le silence de la tombe, je le voyais expirant, elle n'est peut-être pas arrivée à son oreille, et ce n'est pas ma faute si la mort n'a point voulu de cet infortuné.

Elle s'attachait à lui, cherchait à l'attendrir, lui disputait pas à pas sa vengeance. Il l'écoutait sans proférer un mot; la fixité seule de son regard accusait les sentiments implacables qui s'agitaient en lui.

—Vous l'aimez bien! dit-il enfin, mais à votre tour, écoutez-moi. J'aurais pu vous briser hier dans ma colère, c'était mon droit; mais cet homme avait cessé d'être, je le croyais, moi aussi, et votre vie m'était indifférente; le seul confident de votre amour, le seul témoin de mon injure n'était plus de ce monde.

—Mais il n'y a pas d'injure, il n'y en a pas! interrompit la pauvre femme. Cette affection, ne la saviez-vous point? ne l'ai-je pas avouée à votre mère avant de vous épouser? Et si vous la condamniez, Georges, si vous la jugiez dangereuse ou coupable, pourquoi m'avez-vous abandonnée ici, lorsque je vous demandais avec tant d'ardeur et de prières de partir avec vous?

Georges avait frémi, à cette première nouvelle d'une confiance dont lady Mary ne lui avait jamais parlé, et une pâleur livide s'était répandue sur ses traits. Mais il avait de graves raisons de se taire sur les motifs qui l'avaient fait s'opposer au départ d'Alice, et comme d'habitude, étouffant la vérité de ses torts sous l'exagération de ceux de sa femme.

—Assez, dit-il, assez d'audace et de mensonges! Vous avez prononcé votre arrêt vous-même, et je n'ajouterai qu'un mot. Vous avez été folle pour lui, vous le serez pour tous, excepté pour moi.

Entre la folie et le crime, entre la pitié et la honte, entre l'extravagance et l'adultère, choisissez, pour m'éviter le soin de choisir moi-même.

Il allait se retirer, mais elle se plaça devant lui, releva fièrement la tête, et le regardant en face :

— Lord Eberton, répondit-elle, je ne vous connaissais pas ! La situation que vous m'imposez, je l'accepte ; je serai folle, autant que vous êtes cruel, mais votre cruauté fera ma vengeance, comme ma folie votre châtiement.

Et se tournant vers le cordon d'une sonnette :

— Eloignez-vous, mylord, ajouta-t-elle avec un geste sans réplique, sinon j'appelle et vous renie à la face de tous vos gens !

Georges resta interdit, il ne supposait pas tant d'énergie chez sa femme, et malgré lui il recula devant l'accent impérieux de cette volonté.

Il courut, ivre de fureur, à l'appartement de sa mère. Celle-ci allait et venait dans sa chambre, consultant l'un après l'autre des papiers d'affaires distribués sur les meubles. Lady Mary était bien changée depuis son départ pour l'Ecosse. Elle n'avait rien perdu de son activité, au contraire. Mais il y avait de la contrainte, de la roideur et de la violence dans ses traits aussi bien que dans son langage. On eût dit qu'elle obéissait à l'impulsion mystérieuse d'un ressort toujours tendu, toujours en mouvement, dont l'incessant mobile l'empêchait de se tenir en place, et la poussait sans interruption de lieux en lieux, d'objets en objets, de pensées en pensées.

— Mais, qu'y a-t-il ? s'écria-t-elle en voyant les traits bouleversés de son fils, que se passe-t-il, Georges ? Georges, répondez, qu'avez-vous ?

— Elle consent à être folle ! répondit précipitamment le jeune lord, elle consent, mais jésuis perdu !

— Mais vous êtes sauvé, mylord, vous êtes sauvé ! l'interdiction passera, et ce misérable notaire en sera pour ses frais d'intrigue et de perfidie.

— Je suis perdu ! répéta-t-il en frappant du pied avec colère, elle aime cet homme, elle l'aimait avant mon mariage, elle vous l'a dit et vous le saviez !

Lady Mary se troubla à ces paroles, mais se remettant aussitôt.

— Je savais un conte bleu, qu'elle m'est venu débiter un jour, dit-elle en affectant un grand calme, mais je ne savais pas qu'elle aimât ce M. Méric, car, Georges, il n'y a que les mères qui aiment.

— Vous le saviez, vous saviez tout, continua-t-il, et vous m'avez tout caché !

— Oui, mylord, car je vous connaissais assez faible pour vous arrêter, devant ces rêveries d'une folle, dans la voie que vous traçaient le sentiment de l'honneur et le souvenir du nom que vous portez.

— Et vous avez sacrifié mon bonheur à ces vanités superbes !

— Sacrifié ! Ah ! Georges, à moi seule d'évoquer jamais entre nous l'idée du sacrifice, comme à Dieu de savoir ce qu'elle contient pour moi de douleurs et de larmes.

En achevant ces mots, elle avait détourné la tête pour dissimuler la portée de l'aveu qui venait de lui échapper.

Georges s'arrêta devant ce trouble profond de sa mère. Il ne l'avait jamais vue dans un pareil état, et sans en pénétrer la cause, son intelligence égoïste s'effrayait déjà des conséquences de son abandon, s'il la poussait à bout. Au fond, cette colère sauvage, à laquelle il donnait pour principe la découverte du secret d'Alice, était avant tout

l'explosion de ressentiment d'une autre nature. Non qu'il fût de caractère à souffrir une injure, son cœur était trop anglais pour comprendre le pardon sans profit, et son esprit trop bien trempé des grandes idées de l'honneur humain, encore affermi par l'éducation de la chasse et du sport. Mais, avant même la révélation de la nuit, il cherchait sa femme, l'âme sourdement agitée par la haine, et le motif inconnu qui lui avait fait précipiter son retour n'était que le prétexte à un désir de vengeance inspiré d'ailleurs. Or lady Mary venait de lui rappeler par un mot que tout n'était point perdu du côté où la blessure lui était le plus sensible, et il sentait qu'il avait besoin d'elle pour exécuter jusqu'au bout le plan dont il lui devait l'initiative, et dont la réussite ne devait pas entraîner pour unique résultat la réparation d'un outrage.

Se contenant donc en présence de sa mère, importuné de plus de cet accès de sensibilité subite, il la quitta brusquement en lui jetant ces paroles :

—Soyez sans crainte, mylady, je saurai rester digne du nom de mes aïeux !

Il monta chez lui, y prit un paquet de lettres, et se rendit de nouveau chez lady Eberton.

Alice était agenouillée près de son lit, et priait ; il la saisit par le bras, et l'emmenant au milieu de la chambre :

—Avez-vous bien fait votre choix, mylady ? lui demanda-t-il avec violence.

—Je croyais vous avoir répondu mylord, dit la jeune femme ; j'ajoute maintenant qu'entre la calomnie et l'insulte je n'ai pas à choisir, car je n'ai pas mérité l'une, et l'autre ne saurait me toucher.

—A moi donc de vous éclairer

jusqu'au bout ! continua-t-il, en jetant sur une table devant elle les papiers qu'il tenait à la main. Lady Eberton, vous avez foulé aux pieds l'honneur du nom que je vous avais donné. Vous avez reçu sous mon toit, en mon absence, l'homme que vous aimiez, contre tous vos serments. Vous avez vu cet homme, la nuit, dans les bois de ce château, dans le pavillon abandonné de ce parc. Joignant la comédie au crime, vous avez caché vos amours derrière la superstition de ces contrées, comme vous avez caché votre amant sous le manteau noir d'un spectre prétendu. Je pouvais vous chasser de ma famille : c'était publier votre honte et mon injure. J'ai préféré épargner à votre conscience, dans l'opinion des hommes, la solidarité de vos fautes et la responsabilité de vos actes. J'ai demandé à la loi de vous sauver de vous-même par l'interdiction, et de vous priver d'une liberté dont vous avez su faire un si indigne usage. J'aurai au moins couvert du voile de la démence des faits que vos mensonges ne sauraient plus couvrir.

Alice le regardait, regardait ces lettres éparses, et ne répondait pas. Le frémissement seul de ses lèvres dénotait la stupeur et l'indignation qui oppressaient son âme. Ces reproches et ces allusions, elle les avait entendus jeter avec la même amertume par la bouche d'Henri Mérédic.

—Georges, dit elle enfin, êtes-vous insensé, ou avez-vous résolu de me faire perdre la raison ?

—Oseriez-vous nier, s'écria-t-il, oseriez-vous nier contre ces attestations et ces preuves, vos rendez-vous et vos rencontres avec ce capitaine maudit !

—Je le nie, je le nie devant Dieu, et j'attends de lui et de vous

de me venger un jour de tant d'outrages.

—Niez-vous aussi, contre moi-même, que je l'ai vu hier, presque dans vos bras, encore drapé dans son affablement ?

Elle perdit contenance à ce dernier mot, qui lui rappelait, en effet, un détail oublié dans le premier désordre de ses idées, et la frappait tout à coup comme la lueur d'un éclair.

—Niez-vous enfin, continua-t-il dans une colère qui allait jusqu'au paroxysme, que vous lui avez répété que vous l'aimiez, alors que son empressement à expirer pour vous ne l'empêcha pas de revenir au château sans le secours de personne !

—Je n'ai pas à nier cette parole arrachée par la compassion, et j'ai moins à en rougir : elle était aussi pure que mon âme.

—Ah ! l'aveu est précieux, et vous allez le compléter. Écrivez, mylady, pour empêcher le témoignage de votre amant d'infirmier l'innocence que je veux vous rendre par la voie judiciaire ; écrivez, pour le détromper lui-même, que vous reconnaissez, dans un moment lucide, n'avoir jamais eu, en allant à lui, la conscience de vos actes, et ne l'avoir jamais entretenu de votre passion que dans les accès d'une affection mentale dont votre conduite a donné tant de preuves.

—Ma conduite a plus fait pour éloigner M. Merédic, que tout ce que pourrait faire la déclaration que vous exigez de moi, mylord ; j'ai toujours eu la conscience de mes actes, et n'ai jamais perdu le sentiment de mes devoirs ; je n'écrirai pas contre moi-même votre certificat de folie.

—Écrivez ! pour votre vie et la sienne, écrivez à l'instant !

—Jamais !

Il frappa du poing sur la table

et s'avança vers elle d'un air si menaçant, qu'elle recula de terreur.

En cet instant un bruit se fit entendre près de la muraille qui séparait la chambre de lady Eberton de la bibliothèque ; Georges s'élança vers la porte de cette pièce et l'ouvrit violemment ; elle était déserte.

Alice épouvanté avait profité de ce mouvement pour se dérober à sa fureur. Bouleversée, hors d'elle-même, elle se précipita vers l'appartement d'Henri et y entra en criant :

—Ah ! sauvez-moi, vous qui m'avez perdue ! Si, pour un motif que j'ignore, vous avez jugé convenable de revêtir ce déguisement fatal, cause de tant de méprise, attestez sur l'honneur, sur le nom de votre mère, que je suis innocente et que je ne savais rien.

Henri, étendu dans un fauteuil à côté de Louis Hughes, restait comme saisi de sa présence et de son langage.

—Perdue ! dit-il avec effort ; moi, vous avoir perdue ! moi, avoir pris un déguisement ! moi jurer sur le nom de ma mère ! Hélas ! madame, que me demandez-vous ? Prenez ma vie, mais n'exigez pas un parjure sur lequel vous avez pris tant de soin de ne me laisser aucun doute.

—Lui aussi ! murmura-t-elle ; mon Dieu ! nul ici n'aura donc pitié de moi !

Et sans laisser au jeune homme, interdit de cette scène, le temps de se remettre et comprendre, elle s'enfuit éperdue au bruit des pas de lord Georges qui était à sa poursuite.

—Que se passe-t-il ? dit le pêcheur ; c'est le même état que lorsqu'elle me dit à la tour des Balloines :—Hughes, sauvez le capitaine, c'est la volonté de Dieu !—et, mille bourrasques ! vous n'avez

pas oublié, commandant, que c'est un miracle, en effet, que mes vieux bras aient pu vous faire gagner la côte.

Henri lui tendit la main avec un triste sourire; cette simple parole lui avait fait du bien: c'était la goutte d'eau de la source tranquille, savourée dans un jour de vent, de poussière et d'orage; puis ce douloureux reproche de cette femme tant aimée lui était resté dans le cœur.

—Hugues, dit-il, une horrible inquiétude me dévore: tu ne peux sentir ce que je souffre.

Le pêcheur, sans répondre, alla à la porte et prêta l'oreille; on n'entendait plus rien que le grincement des girouettes tourmentées par le vent.

La nuit tombait; il se glissa dehors et se dirigea dans l'ombre vers l'appartement de lady Eberton. Il rencontra Maggy, qui montait pour le service de sa maîtresse.

—Je venais savoir des nouvelles de madame mylady, mademoiselle, faites excuses, mais je l'ai vue tout à l'heure, et elle paraissait fort souffrante.

La jeune fille entra vivement dans la chambre, et, ne voyant personne, elle passa dans celle de lord Georges.

—Mylady n'est pas ici, dit-elle en revenant; elle n'est pas chez lady Mary, et, par le temps qu'il fait, elle ne saurait être dehors.

Hugues s'éloigna; Maggy alla à une fenêtre qui donnait sur les bois, afin de la fermer, mais comme elle était penchée en dehors, écoutant le bruit de l'ouragan et les gémissements de la mer, un cri perçant retentit dans le parc et la glaça d'effroi.

Elle se précipita vers l'escalier, mais au même instant Ben apparut, la repoussa et entra sur ses pas.

—Ben, dit elle, n'avez-vous pas entendu?

—Quoi? demanda le garde en mettant la main sur les lettres restées sur le guéridon.

—La voix de lady Alice; monsieur Ben, laissez-moi sortir et ne touchez pas à ces papiers.

—Ces papiers sont des procès-verbaux, et quant à sortir par ce temps du diable, non vraiment, miss Maggy. Ne voyez-vous pas que la tempête menace de briser les arbres, et que la rafale pourrait vous enlever comme une plume.

—Mais je vous dis que ma maîtresse est dans la peine, je viens de l'entendre, et lord Georges n'est pas ici!

—Mais alors, reprit Ben avec un ricanement, ce n'est pas le cas de se mêler de l'affaire. Si mylady est avec mylord, c'est que mylord veut que mylady soit sa femme, comme...

La jeune fille regarda Ben avec plus d'attention, et s'aperçut qu'il était irritable et paraissait obéir à un mot de consigne.

—Comme vous serez la mienne, miss Maggy, poursuivit-il en cherchant à se rapprocher d'elle.

—Jamais, monsieur Ben, si à l'instant même vous ne me laissez passer!

—Non pas, non pas; trop sot qui tient le bonheur en cage et le laisse échapper.

Ces mots et le geste qui les accompagna rendirent à Maggy toute la force que lui avait ôtée le saisissement. Évitant le bras du misérable qui cherchait à la saisir, elle se jeta vers la fenêtre pour s'y précipiter.

Un second cri plus terrible, un cri de détresse et de mort, mais cette fois passé par une voix d'homme, la fit tomber sur ses genoux.

Le garde lui-même s'était arrêté.

—Diable ! murmura-t-il, ceci ne paraît plus du jeu. L'histoire finirait-elle comme au château de Ravenswood, par un coup de couteau.

Il regarda par la fenêtre restée ouverte, il écouta ; la nuit était impénétrable et tout se taisait : on eût dit que la mort venait de passer tout à coup sur ces bois, et de frapper la nature d'immobilité et de silence.

Ben se retourna, mais Maggy n'était plus là, et il se trouva face à face avec Hugues le pêcheur.

—Regardez-moi bien, l'Anglais, lui dit celui-ci, et ne m'oubliez pas ; nous nous reverrons, mon brave, lorsque l'heure sera venue.

Et le poussant rudement sur l'escalier, il se rendit en toute hâte chez le capitaine Mérédic.

—Mille millions de bourrasques ! grommela-t-il en voyant la chambre vide, encore un coup de sa façon ; il se tuera ici !

Et il descendit aussitôt, aux clameurs qui se faisaient entendre dans l'intérieur et la cour du château.

Les cris de Maggy avaient donné l'alarme : lady Mary, effrayée au delà de toute expression, avait appelé tout le monde, et, lorsque le pêcheur arriva, John faisait allumer des torches pour diriger les recherches dans toutes les parties du bois.

L'on se mit en marche, et de temps à autre on s'arrêtait pour interroger l'espace, mais le vent soufflait de nouveau avec une telle violence qu'il était impossible de

rien saisir autre que ses sifflements dans les branches. Cette course avait quelque chose de fantastique et de lugubre, comme l'incident mystérieux qui l'avait provoquée. Ces lumières vacillantes et fumeuses éclairaient au passage les profondeurs du bois, qui retombaient aussitôt dans une obscurité plus funèbre encore. Lady Mary ne cessait de gémir, et toutes les physionomies trahissaient l'anxiété qui agitait les âmes.

Ils étaient arrivés au pied des falaises en suivant la direction indiquée par Maggy, lorsque des gémissements attirèrent leur attention ; l'on courut et, au sommet d'un rocher qui surplombait sur la mer, on trouva lord Eberton, renversé sur la pierre et poussant des cris inarticulés, et près de lui Alice, les cheveux épars, les vêtements déchirés, les regards encore plein d'une indicible épouvante.

—Mon fils ! cria lady Mary en pressant convulsivement le jeune lord dans ses bras.

Ce n'était pas le temps de chercher à connaître, et l'on reprit au plus vite le chemin du château.

Comme on approchait, le capitaine Mérédic, à la stupéfaction générale, apparut dans une allée, pâle et défait, et s'efforçant péniblement de rejoindre le cortège.

Alice, en l'apercevant, étouffa un cri et perdit connaissance.

LOUIS JOUBERT.

(A continuer.)

LES FÊTES DE NANCY.

Nancy, le 13 juillet 1836.

La Lorraine va fêter "ses premiers cent ans" de mariage avec la France, poétique expression d'un de ses enfants les plus dévoués. Nancy,—et c'est justice que ce soit elle,—Nancy doit, par trois journées de fêtes magnifiques, célébrer un aussi glorieux anniversaire. Aujourd'hui est le dernier jour des apprêts. Tandis que la coquette et gracieuse capitale se pare de ses plus beaux atours, j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de parler d'elle en quelques lignes rapides. Une excursion de touriste français, une excursion en courant, au travers des belles rues alignées par Stanislas Leczinski, et aussi dans la vieille cité ducale : voilà le programme de ma lettre.

Nancy était, au dix-septième siècle, et d'après des gravures du temps, toute hérissée de clochers d'églises et de couvents, protégée par des bastions et des tours, ceinte enfin de bons et solides remparts, propres à défier le plus audacieux ennemi. Ces remparts furent renversés par Louis XIII, et, sur leurs fondements, Louis XIV fit élever de nouvelles fortifications, détruites à leur tour en 1698, et dont il ne reste que deux bastions avec leurs retranchements.

Nancy, au dix-neuvième siècle, n'a donc plus cet aspect sévère et se déploie gracieuse au milieu d'un vallon qu'arrose la Meurthe et que bornent, à l'Orient et à l'Occident, deux chaînes de petites montagnes couronnées de belles forêts.

A peine la vapeur nous a laissé le temps d'admirer ce panorama charmant, et nous voilà aux portes, ou plutôt à l'une des portes. C'est la porte Stanislas ; ce nom nous dit assez qui l'a élevée. Un petit *quai* fort peu étendu, dit de cette porte qu'elle "est en quelque sorte le vestibule des monuments de tous genres dont le bon Roi de Pologne dota sa capitale".

La première place,—portes et places sont toutes belles à Nancy,—que nous rencontrons, en descendant la rue Stanislas, est la place de Dombasle, ornée d'une statue du célèbre agronome. Sur le côté méridional de la place est le lycée, ancien couvent des Minimes ou de la Visitation ; à l'Orient, se voit l'Université, qui date de 1770 ; la Bibliothèque occupe une partie des bâtiments.

Descendons quelques pas encore dans la rue Stanislas, et nous voici à la place du même nom. La place Stanislas, est la gloire et l'une des merveilles de Nancy : la décrire vaut mieux que la vanter. Elle a 11,544 mètres de superficie ; les édifices qui l'entourent redisent tous la munificence du roi Stanislas. C'est d'abord l'Hôtel de Ville : au fronton, se détachent les armes de Stanislas et celles de la ville ; le chardon emblématique qu'on y voit rappelle la victoire jadis remportée sur Charles le Téméraire. Du balcon doré de l'Hôtel de Ville, faisons des yeux le tour de la place.

À droite, un pavillon, l'ancienne

Intendance, depuis, la Préfecture. Là, dit-on, descendit, en 1769, Marie-Antoinette ; là, dit-on, Gilbert lut à l'infortunée Reine des fragments de ses poésies. En 1814, ce fut, en passant, la résidence de l'empereur de Russie. Le pavillon suivant, l'Evêché, fut l'hotel des Fermes, vendu comme bien national en 98 ; un décret le céda à l'évêque pour sa demeure, en messidor de l'an VIII. En face, de l'autre côté, le pavillon de la Comédie, théâtre actuel ; enfin, le quatrième, le pavillon Jacquet, est habité par des particuliers. Ces pavillons sont, comme l'Hôtel de Ville, ornés de fort belles frises et de sculptures.

Je n'ai parlé ni des deux fontaines monumentales, l'une contiguë à l'évêché, dite d'Amphitrite ; l'autre, voisine du théâtre, dite de Neptune, ni surtout des grilles magnifiques forgées par Jean Lamour, serrurier de Stanislas. Les gravures qui les ornent sont de Dominique Collin ; une des vignettes représente le roi de Pologne visitant l'atelier de l'artiste.

Mais voici qu'apparaissent, au moment où nos regards ont parcouru la place, les tours de la cathédrale. La rue des Dominicains est là, nous voilà bientôt au seuil de la métropole. Commencée en 1709, elle ne fut terminée que vingt ans plus tard. " Sa façade, dit le petit livre que j'ai déjà cité, est décorée par un double étage de colonnes corinthiennes accouplées, qui supportent un fronton cintré sur lequel étaient sculptées les armes de Lorraine, en partie brisées pour la Révolution. Deux tours carrées, aux clochers octogones avec arcades en pierre, surmontés chacun d'une coupole et d'une lanterne, flanquent le portail et présentent une silhouette d'un gracieux effet. Le plan de l'édifice

est parfaitement conçu ; il a la forme d'une croix latine ; le long des collatéraux règnent huit chapelles, fermés par des grilles de fer, œuvres de Lamour et de François Jean-Maire, son émule. L'intérieur de la cathédrale est d'un style pur et correct ; les lignes en sont harmonieuses, et l'ornementation ne manque pas de mérite. A l'intersection des deux branches de la croix est une coupole peinte par Claude Jacquard et représentant le ciel ouvert."

A peu de distance de la capitale, nous voyons à droite une porte surmontée de la statue équestre de saint Georges. Cette porte donne accès dans le faubourg du même nom. Puis, quittant la place de la Cathédrale et marchant devant nous, nous arrivons bientôt à la place d'Alliance, nommée ainsi lors de l'union des maisons de Bourbon et d'Autriche, par le traité de 1756. A gauche de la place, la caserne Sainte-Catherine et sa cour de 13, 764 mètres carrés : elle date de 1764 ; le bas-relief du pavillon central représente Stanislas, entouré des Arts ; derrière nous, le jardin botanique, créé sur l'ordre de Stanislas, en 1752. De ce côté, la porte Sainte-Catherine termine la ville.

Retournons,—et nous ne nous en sommes que peu éloignés,—sur la place Stanislas, et gagnons la ville vieille.

Pour y arriver, nous passons sous l'arc de triomphe érigé, en 1751, par Stanislas à l'honneur de son beau-père ; il est orné d'une statue qui représente le roi de France ; puis, nous voici sur la place de la Carrière, ou mieux sur la carrière même qui servait autrefois aux tournois et aux joutes. La Carrière est bordée d'édifices ; voici les principaux : à droite, le Palais de Justice, où siègèrent la

cour souveraine de Lorraine et Barrois, devenue, en 1772, le Parlement de Nancy; dans une des salles est exposé le testament manuscrit du roi de Pologne. Auprès, l'hôtel des Pages. Le pavillon monumentale qui termine la Carrière de ce côté est l'hôtel de Morvilliers, aujourd'hui appartenant au baron Guerrier de Dumast, correspondant de l'Institut.

A gauche, le tribunal de commerce; puis le pavillon bâti par Emmanuel Héré, l'architecte de Stanislas, pour sa propre demeure.

Le palais qui termine la Carrière, ancienne résidence des intendants de la province, c'est aujourd'hui l'hôtel du maréchal commandant la ville. Ce palais appelé *Louvre* au siècle dernier, avait été bâti sur une partie du vieux château des ducs.

A sa droite est la Pépinière, vaste promenade aux beaux ombrages formée sur l'emplacement d'une partie des jardins du palais ducal.

Une portion du palais ducal est encore debout. Une riche porte d'une curieuse architecture, surmontée d'une statue du duc Antoine, y donne accès.

A l'intérieur de l'édifice, habilement restauré, est établi le Musée historique lorrain. De beaux restes de sculptures, des pierres tombales, le mausolée du comte de Salm et la Cène, de Florent Donin, emplissent les sales basses. Un magnifique escalier tournant conduit à la salle des Cerfs, restaurée par un Nanceyen, M. Chapelain, habile architecte.

“Deux superbes cheminées en décorent les extrémités, et ses murs sont couverts de tableaux de tous genres, représentant des personnages ou des monuments et des scènes historiques. Des objets d'art et d'antiquité, des monnaies,

médailles, sceaux, manuscrits à miniatures, etc., remplissent plusieurs vitrines. Mais le principal ornement de cette salle est la magnifique tapisserie qui formait la tente de Charles le Téméraire, trophée glorieux pris par les Lorrains à la bataille de Nancy (1477).”

La salle des Cerfs servait à la réunion des États généraux; c'était là aussi qu'on exposait le corps du souverain défunt.

La contre-partie du palais est encore occupée par la gendarmerie: là se trouvait jadis une salle d'honneur construite sous le duc Charles III. Un jour aussi cette partie sera restaurée.

L'église des Cordeliers communiquait autrefois avec cette dernière, portion du palais. Là, se trouvent d'abord le tombeau de Philippe de Gueldres, épouse de René II; puis celui de Charles de Lorraine, tout couvert de peintures aux couleurs vives. En face de ce dernier tombeau, est l'entrée de la chapelle ducal, bâti sur le modèle de la rotonde funèbre des Médicis, à Florence. C'est “le Saint-Denis de la Lorraine.” Le couronnement de l'autel, en beau marbre blanc d'Italie, représente Notre-Dame de Lorette assise sur la *Santa-Casa*, portée sur les nuages et soutenue par deux anges adorateurs. La face antérieure du tombeau représente le Christ mort, étendu sur un linceul et un petit ange pleurant à ses pieds.

Ces magnifiques sculptures ont été attribuée aux Chassel, artistes messins; mais le rapprochement de plusieurs dates ne permet guère d'admettre cette assertion. Elles ont heureusement échappé au marteau des révolutionnaires; mais les doubles colonnes, en marbre noir, des deux ordres d'architecture surperposées, les sarcophages,

les génies portant les pièces d'honneur ont été enlevées et l'enceinte funèbre totalement dénudée. De 1817 à 1826, la ville de Nancy a fait restaurer la grande église, et le gouvernement français, la chapelle ducal, comme on les voit aujourd'hui. Les anciens tombeaux ont été remplacés en totalité, si ce n'est la cuve de celui qui est dressé derrière l'autel, et qui est de date primitive, et rappelle la forme qui leur avait été donnée. Les génies, portant chacun une pièce de l'ancienne armure des chevaliers sont aussi de récentes sculptures. Exécutés par Glorieux, statuaire, pour une somme de 45,500 francs, ils ne paraissent pas en parfaite harmonie avec les morceaux d'art ancien que le temps a respectés.

Voici les noms des princes dont les restes reposent dans le caveau ducal : Gérard d'Alsace, Thiéry, Mathieu, Ferry, Raoul, Charles II, René II, Antoine, François Ier, Charles III, Henri II, Charles II, Nicolas, Charles V, Léopold, François II.

L'empereur actuel d'Autriche entretient à perpétuité un aumônier, qui, chaque jour, célèbre la messe pour le repos des âmes des princes de sa maison qui sont enterrés là.

Il nous est impossible de parcourir la ville vieille ; citons seulement le plus vieux monument de Nancy : la porte Notre-Dame ou de la Craffe, avec ses tours construites en 1463, qui donne accès

à la citadelle, bâtie par Louis XIII, lorsqu'il se fut rendu maître de Nancy en 1633.

Nous ne pouvons parcourir tous les faubourgs : tout au moins visitons, dans le faubourg Saint-Pierre, l'église de Bon-Secours. Construite par Stanislas, elle est sise sur l'emplacement de l'ancienne chapelle de Notre-Dame des Rois. Ce sanctuaire avait été érigé par René II, à l'endroit même où, après la bataille de Nancy, 3,900 soldats, tant de son armée que de celle de Charles le Téméraire, avaient reçu la sépulture.

Dans le sanctuaire, on admire les mausolées du roi Stanislas et de Catherine Opalinska, son épouse ; puis deux petits monuments, l'un renfermant le cœur de Marie Leczinska, l'autre celui du duc d'Ossolinski, parent du roi Stanislas. L'édifice est de la renaissance italienne ; de belles statues et des sculptures le décorent.

La voute, récemment restaurée, a été peinte par Joseph Giles, *le Provençal*.

Je termine : c'est d'ailleurs au péril de ses jours qu'on parcourt la ville aujourd'hui ; d'énormes poutres encourent les rues, des mâts sont là gisants qui, tout à l'heure, vont faire flotter dans les airs le pavillon lorrain ! Les arcs de triomphe se décorent et se pavoisent ! A demain les premières splendeurs.

ADRIEN de RIANCEY

L'UTILITÉ DES OISEAUX.

Nous ne voyons guère dans la création que le côté admirable et purement artistique de cet ouvrage divin. Le côté utile nous échappe. Nous sommes ravis par les magnificences d'un paysage, et nous ne songeons point que les arbres, les rivières, les canaux, tous les objets qui composent ce spectacle, servent aux besoins ou aux jouissances de l'homme. Ces vergers, aux fruits colorés et tendres, aident à sa nourriture de chaque jour; les montagnes l'abritent contre un soleil trop rigoureux. De même, ces oiseaux au plumage varié que nous apercevons dans les hauteurs de l'espace, assurent l'avenir de nos récoltes, et détruisent les insectes cachés dans le sillon.

Depuis quelques mois cependant, un mouvement intellectuel s'est déclaré qui a cherché les effets et les causes, et qui a essayé de pénétrer plus avant dans les secrets de l'ordre universel. Le clergé s'est trouvé à la tête de cette révolution scientifique, la seule vraie, la seule juste, la seule durable, parce qu'elle s'accomplit avec les bénédictions de Dieu.

Voici précisément un mémoire que j'ai sous les yeux, et qui me confirme dans toutes mes idées. Il est dû à M. l'abbé Decorde, qui l'a lu au Congrès de Bordeaux avec un succès fort estimable et fort digne d'être envié. M. l'abbé Decorde s'est fait l'avocat des mésanges, des pinsons, des chardonnerets et de beaucoup d'autres volatiles, accusés à tort, selon lui.

Si nous devons écouter le Mé-

moire, les mésanges auraient été vilipendées, les pinsons calomniés, et les chardonnerets traînés dans la boue. Je n'en crois rien, pour ma part; mais je n'ai pas été fâché de voir comment leur défense était présentée au tribunal de l'opinion agricole.

M. l'abbé Decorde commence par le côté le plus facile de la question. Il demande grâce pour les hirondelles, et nous sommes tous d'accord là-dessus. Les romanciers eux-mêmes, qui ne prêchent pas grand'chose le plus ordinairement, ont prêché la conservation de ces inoffensives créatures. Je me rappelle avoir eu entre les mains un feuilleton clément par caractère, où le héros était frappé des châtements les plus horribles pour avoir tué une hirondelle d'un coup de fusil. Ceci dépassait un peu la mesure. Mais l'intention avait été bonne, et il faut bien vite citer ce cas exceptionnel d'un romancier qui a de bonnes intentions.

Le pardon est donc accordé aux hirondelles, sans qu'il y ait matière à discuter. La justice de la cause sera peut-être moins évidente, lorsqu'il s'agira des moineaux. Ici, le défenseur a été tenu de fournir des chiffres, et je suis obligé de les répéter après lui.

Les ennemis du moineau,—et les plus acharnés, dit M. l'abbé Decorde,—ont soutenu que le jabot de cet oiseau, contenant aisément à la fois cent grains de blé, et pouvant être rempli deux fois par jour, il s'ensuivait que chaque individu de l'espèce consommait

quarante livres de blé par an. Or, en admettant l'existence de 271 moineaux par commune, il en résulterait que ceux-ci prélèveraient deux millions cinq cent mille hectolitres, à 25 fr. l'un, sur l'ensemble de la récolte, soit : 62 millions 500,000 fr. A ce compte, ces passereaux, bien qu'ils aient été chantés par Lamartine, nous reviendraient un peu cher.

Heureusement, il ne faut pas plus se fier aux adversaires de la race ailée qu'aux télégrammes prussiens. Les uns et les autres se valent, paraît-il, à l'endroit de la vérité. La brochure que j'étudie établit d'abord que quand bien même chaque moineau consumerait deux cents grains de blé par jour, cela ne donnerait pour l'année qu'un total de soixante-treize mille grains. Il y a seize mille grains dans un litre. D'où il résulte que chaque moineau, même au point de vue des accusateurs, ne consumerait qu'un peu plus de quatre litres et demie de blé par an, à 800 grammes l'un, soit un peu plus de 7 livres, au lieu de 40 livres. C'est donc une première réduction des cinq-sixièmes qu'on doit opérer sur la quantité de froment imputée à la nourriture du criminel.

En outre, il n'est pas admissible qu'un moineau absorbe 10 grammes de blé par jour. Les plus gloutons n'arrivent guère qu'à la moitié du chiffre, et encore ceux qui se sont trouvés à pareille fête se couchent-ils sans souper. Par conséquent, nous serons dans la vérité la plus stricte en divisant par deux la somme totale énoncée plus haut. M. l'abbé Decorde ajoute que ce préjudice ne peut être causé au cultivateur qu'à l'époque de la maturité de la moisson, c'est-à-dire, à peu près pendant quinze jours. Si nous admettons

que, pendant cet espace de temps, deux cent soixante et onze moineaux par commune consomment quotidiennement cent grains de blé, nous verrons que la valeur du dommage causé se doit estimer 22,781 francs.

Nous voilà bien des millions du début. Mais il faut achever l'argumentation.

Le moineau n'est pas un simple agrément, une parure des rues et des bois. Sa plume est grise ; sa voix n'a guère de roulades mélodieuses. Il est turbulent et criard. Il pille tout ce qu'il rencontre, et, à l'époque des semailles, c'est un véritable cosaque du Don à l'égard de la propriété. Par aventure, ce vice qui a conduit aux galères beaucoup de gens qui n'étaient pas moineaux, se change pour ceux-ci en une qualité réelle. Il leur permet de s'emparer de certains animaux nuisibles qu'ils ne détruiraient point par vertu, mais par friandise, et à cause de l'excellence du plat.

Nous avons dans les campagnes un petit insecte dont il serait aisé de noircir la biographie ; car il passe son existence à faire le mal. A toutes les périodes de sa vie, il répand la désolation autour de lui. Sa femelle voyage sous terre ; à chaque étape, elle dépose un nombre d'œufs qui varie entre quinze et trente. De ces œufs sortent des larves qui pratiquent en tous sens des galeries dans le sol. Toutes les racines des environs, le pied des vieux arbres, les céréales, tout est rongé, anéanti. Les fraisiers principalement sont exterminés ; c'est l'abomination de la désolation !

Ces larves se transforment en nymphes vers le mois de juillet ; puis, au retour du printemps, la nymphe s'échappe de sa prison et exerce de nouveaux ravages, para-

lysant la végétation et se nourrissant de feuilles. La nymphe n'était qu'un ver blanc, qu'un chien de terre, qu'un embryon nuisible, elle est devenue un être classé : le hanneton. Les savants, eux, l'appellent : *mélotonthe vulgaire* ; mais je crois que le mot de hanneton est plus favorable au pur langage.

Si le hanneton n'avait pas d'ennemis, il serait extrêmement dangereux ; mais le hanneton a le moineau qui l'aime beaucoup, — en tant que comestible, s'entend. M. l'abbé Decorde prouve par des calculs qu'il serait trop long de rapporter ici, que nous devons aux moineaux la destruction annuelle d'un milliard huit cents millions de hannetons, et de cinquante milliards quatre cents millions de chenilles ou larves. Ce sont là, si je ne me trompe, de prodigieux services rendus à l'agriculture, et no-

tez que les corneilles également se mettent de la partie. Je ne veux pas oublier les verdiers, les bergeronnettes, ni les traquets.

Le grimpeur mérite notre attention par l'habitude qu'il a de percer les branches et d'aller voir si, par l'effet de la percussion les insectes ne cherchent point à fuir de l'autre côté de l'écorce. Notons le pivert qu'on nomme dans certaines contrées *pleut-pleut*, ou le *procuveur du meunier* et, chez les Anglais, *rainfowl*. Que de sublimes précautions ont été prises par le Créateur pour garantir la race humaine des calamités dont elle est menacée ! Le travail de M. l'abbé Decorde fait connaître et apprécier cette sollicitude ; il ressemble à une excellente leçon donnée à ce siècle ingrat.

—L'Union.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

Londres, août 1866.

Le gouvernement anglais, d'accord avec l'opinion publique, continue d'affecter le plus parfait désintéressement dans toutes les évolutions et révolutions de la politique étrangère. Lord Derby lère pête après lord Russell : l'Angleterre a abdiqué toute influence directe ou immédiate sur les affaires du continent ; elle a déploré la guerre philosophiquement et commercialement, c'est-à-dire parce que la guerre est une source d'immoralités, de cruautés, d'injustices, etc., et parce que la guerre réagit sur l'industrie et le commerce britanniques. Birmingham n'ayant pas encore une manufacture de fusils à

aiguille sur une grande échelle, c'est encore philosophiquement et commercialement que l'Angleterre se réjouit de la paix. Aussi le premier ministre, dans son toast du banquet donné au cabinet par le lord-maire, le 1er août, après avoir proclamé les bienfaits universels de la paix à ce point de vue presque exclusivement anglais, a salué avec enthousiasme la solution définitive du problème de la jonction télégraphique des deux grands continents d'Europe et d'Amérique, jonction qu'il considère devoir être plus spécialement profitable à la Grande-Bretagne, que tant de liens communs rattachent naturellement à la républi-

que des Etats-Unis, — “ liens d'origine, de langage et même de principes, sinon d'institutions politiques.” C'est réellement un fait merveilleux que ce dialogue de minute en minute qui peut s'établir entre deux continents séparés par une distance de mille lieues et par l'abîme de l'Océan. “ J'ai reçu, dit lord Derby, aujourd'hui, à une heure et demie, un télégramme daté de New-York ce matin, et qui m'informe, entre autres nouvelles, de l'arrivée d'un navire anglais hier au soir.” On ne peut que s'associer de grand cœur aux félicitations adressées par lord Derby à cette compagnie qui, par son énergie et sa persévérance, a triomphé de tous les obstacles qui semblaient s'opposer au succès d'une entreprise dont les résultats matériels sont encore incalculables. Mais n'est-il pas singulier que ce même peuple qui, par son audace, a su opérer un miracle égal à celui que la foi a seule pu jusqu'ici concevoir, “ le rapprochement de deux montagnes,” ait si longtemps mis en doute l'entreprise relativement plus facile, et relativement plus intéressante pour lui : la canalisation de l'isthme de Suez ? Pour être juste, je me hâte de dire que le rapport présenté, le 1er août, par M. de Lesseps à l'assemblée générale de ses actionnaires, a fini par convertir tous les Anglais qui étaient encore sous l'impression du mauvais vouloir de feu lord Palmerston*.

* La plupart des opposants anglais étaient déjà convertis avant ce rapport, puisque M. de Lesseps dit lui-même de l'opposition politique si maladroitement faite à une entreprise commerciale :

“ L'illustre M. Gladstone avait dit en plein Parlement que l'opposition du gouvernement anglais au canal de Suez ferait plus de tort à l'Angleterre que dix révoltes aux Indes. Cette vérité a fini par être comprise. L'opposition s'est éteinte pour jamais, nous sommes heureux de vous en donner l'assurance. Nous n'aurons plus à remplir le devoir pénible de vous en entretenir et de vous signaler un désaccord entre deux pays dont l'entente dans les questions de progrès général est nécessaire à la paix et à la civilisation du monde.

Pourquoi nierais-je que la paix de l'Allemagne réjouit d'autant plus la vieille politique anglaise, qu'on prétend ici que l'intervention du cabinet des Tuileries n'a été acceptée qu'en apparence, et que la nouvelle constitution de la nationalité germanique crée à l'empire français un antagonisme bien autrement redoutable que celui qui exista si longtemps entre l'empire dont Vienne était la capitale et le royaume de Louis XIV ? Ce sentiment explique en partie le revirement qui s'est fait du jour au lendemain dans l'opinion de la presse de Londres, hier si prodigue de malédictions sur les attentats de M. de Bismark, et aujourd'hui lui trouvant des circonstances atténuantes, sous prétexte que qui veut la fin doit vouloir les moyens. Ces braves démocrates de Paris, qui s'alarmaient des sympathies autrichiennes de l'aristocratie anglaise, doivent être un peu rassurés. Le gros bon sens anglais, ce bon sens sterling, comme disait Pope, s'étonne encore cependant des contradictions qu'invoque tour à tour le rationalisme politique de l'Allemagne pour justifier la guerre et la paix : “ Si nos enfants nous demandent un jour, dit un publiciste de la *Fortnight Review*, quelle fut réellement la cause de la guerre de 1866 entre la Prusse et l'Autriche, nous aurons à leur répondre, à moins de l'avoir oubliée nous-mêmes : La principale raison fut que les Allemands, pour être unis, désiraient affranchir deux ou trois cent mille habitants du Schleswig-Holstein de la domination danoise pour les annexer à l'Allemagne. Si ces curieux enfants nous demandent ensuite quelle fut la condition de la paix, nous aurons à

“ Nous ouvrirons bientôt à deux battants les portes de notre canal maritime à la navigation et au commerce de la Grande-Bretagne : ce sera la meilleure réponse aux préventions et aux préjugés qu'on a trop longtemps semés contre nous au-delà du détroit.

leur répondre : La principale condition de la paix fut que, pour compléter l'union de l'Allemagne, il fallait en exclure huit millions d'Allemands ! Après quoi nous expliquerons, comme nous le pourrons, comment une guerre sanglante, commencée par l'incorporation forcée de deux ou trois cent mille Allemands danois dans la confédération germanique, s'est terminée par l'expulsion de huit millions d'Autrichiens allemands et la dissolution de cette même confédération * !”

J'aime mieux le nouveau chancelier de l'Échiquier, M. Disraéli, expliquant à ses électeurs du comté de Buckingham pourquoi la Grande-Bretagne doit s'exclure elle-même de toute participation actives aux querelles du continent : “ La Grande-Bretagne, a-t-il dit, ne doit exercer sur l'Europe que l'influence morale de ses bons exemples. Les intérêts de l'Europe sont surtout les intérêts européens : les intérêts de la Grande-Bretagne sont cosmopolites. L'Angleterre est une puissance asiatique, américaine, australienne, etc. Une révolution tartare dans les steppes de l'Asie pourra l'affecter beaucoup plus que celle qui dépossèdera quelques princes allemands ; une irruption de sauvages dans une île de l'océan Pacifique coûte plus cher au contribuable anglais que tous les bouleversements de l'Italie méridionale ; l'Angleterre est à l'abri d'une invasion, et ne doit pas songer à faire

de conquêtes en Europe.” Selon M. Disraéli, si l'Angleterre s'occupe, elle aussi, de perfectionner les fusils de ses soldats et de cuirasser ses bâtiments, c'est avec l'intention bien arrêtée de ne les faire admirer que dans les parades des fêtes publiques. En attendant, le même M. Disraéli, avec l'approbation de son prédécesseur, M. Gladstone, a déclaré qu'il retrancherait une douzaine de millions sur les économies de budget pour armer les soldats anglais à la prussienne, et la Chambre des communes a entendu avec une triste surprise le nouveau ministre de la marine, sir John Packington, avouer qu'il serait forcé de demander un crédit pour mettre quelques frégates en état de tenir la mer.

Les étrangers qui venaient à Londres pour la première fois le mois dernier ont pu se demander si quelques-uns des sauvages de la Nouvelle-Zélande, ou des sujets tartares de S. M. la reine Victoria, n'étaient pas comme eux dans la capitale de l'Angleterre asiatique, américaine et australienne de M. Disraéli. Pendant presque toute une semaine, nous avons entendu les hurlements d'une horde dans le quartier le plus fashionable : le parc de la grande promenade aristocratique a été envahi de jour par ces hurleurs, et il est encore livré toute la nuit aux maraudeurs qui dévalisent les promeneurs solitaires ou attardés. Figurez-vous les Champs-Élysées de Paris devenus une autre forêt de Bondy, et deux ou trois cents sergents de ville hors de combat, plus ou moins assommés, blessés, contus, etc. Ce qui a le plus étonné un de mes amis, mon hôte pendant cette semaine, c'est de voir la troupe en uniforme assister au tumulte l'arme au bras, quand certainement il eût suffi de faire mine de charger les fusils ou de faire reluire l'acier des baïonnettes pour disperser la ca-

* Dans un meeting de société littéraire qui a eu lieu le 8 août à Tavistock, le comte Russell, faisant allusion aux derniers événements en Allemagne, a paru douter que l'unification des divers États de la Confédération fut favorable au développement des idées libérales. L'imitation du gouvernement parlementaire anglais n'est pas plus facile, selon lui, aux Allemands qu'aux Italiens. “ L'Allemagne, a-t-il dit, commence à peine sa révolution, et ses divers États, riches comme ils le sont en hommes de vaste science et de vues profondes, s'apprentent, comme Icare, à essayer leurs ailes, bravant le double danger de les brûler au soleil du despotisme militaire et de se noyer dans les abîmes océaniques de la rêverie métaphysique.”

naïlle. J'ai dû faire comprendre à mon ami que cette canaille, s'intitulant *ligue réformiste* et ayant pour chefs des orateurs populaires, usait d'un *droit de rassemblement* (*meeting* en anglais) tout à fait légal, et qu'il n'y avait entre elle et l'autorité qu'un simple point discutable : Le parc est-il ou n'est-il pas un lieu de discussion politique ? En attendant que les tribunaux aient décidé si on est ou n'est pas *chez la reine* dans le parc de la reine, et si, par conséquent, Sa Majesté peut vous y admettre, à pied ou à cheval, la même canaille a tenu son parlement turbulent dans trois ou quatre autres localités, en plein air ou à couvert, et il a été décidé par la ligue réformiste qu'on exigerait du ministère tory un bill de réforme beaucoup plus libéral que d'un ministère whig. L'agitation sera continuée dans ce sens jusqu'à la session prochaine. Il n'est pas très-sûr que le ministère tory subisse cette condition à son existence ; mais, en tous cas, tout annonce qu'il sera debout encore pour se présenter en 1867 devant le Parlement avec ou sans bill de réforme. Déjà le parc de la reine est rendu, le jour, à tout ce qui reste de promeneurs inoffensifs quand il fait soleil, et l'on prépare un nouveau règlement pour les heures de nuit, qu'il fasse ou ne fasse pas clair de lune. Au lieu des gardiens, qui n'étaient guère que des espèces de gardes champêtres insuffisants pour expulser les maraudeurs, pillards, escrocs, etc., un corps de police spécial fera des patrouilles, la nuit comme le jour, à Hyde-Park ; comme dans les Champs-Élysées, un honnête homme et une honnête femme pourront s'attarder sur un banc ou dans une allée détournée sans danger pour leur bourse et leur vertu.

En dernière analyse, depuis les émeutes, la question de la réforme

électorale a plutôt reculé que fait un progrès dans l'opinion. M. Bright aura besoin de faire oublier qu'il provoqua, il y a quelques mois, ces désordres de la place publique par un appel aux classes ouvrières, et le philosophe M. Mill a eu le tort d'en parler comme s'il était un girondin jaloux d'être applaudi par un faubourg Saint-Antoine.

Le même M. Mill qui est écouté avec tant de complaisance au Parlement a vu, dans le meeting d'Agri-cultural-Hall, qu'il ne lui était pas si facile d'obtenir la même attention d'un auditoire populaire. Il a été interrompu au milieu de ses périodes, et il n'a pu arriver jusqu'à sa péroraison. Un tribun, nommé M. F.-A. Taylor, a été plus applaudi lorsqu'il a comparé la populace envahissant le parc et arrachant les grilles de la clôture aux Israélites conduits par Josué au siège de Jéricho, et n'ayant besoin que de souffler (dans leurs trompettes) pour faire tomber les murailles de la ville.—Un meeting de réformistes tenu à Guildhall, sous la présidence du lord maire, a été relativement plus régulier. Si les réformistes se contentent d'organiser des centres de pétitionés et de faire de la réforme le texte d'un débat parlementaire, ils finiront par obtenir un bill ; mais whigs et torys ont une égale répugnance pour toute réunion nombreuse qui, par ses éléments hétérogènes, mérite qu'on lui applique la dénomination de *mob*, expression que *canaille* et *populace* ne traduisent pas toujours exactement, mais qui n'est jamais synonyme de *peuple* dans le sens politique. Des souscriptions au profit des blessés de la police disent assez de quel côté sont les sympathies de tous ceux qui tiennent bien plus à appartenir aux classes *respectables* qu'au parti libéral. Ce matin encore, lord W. Osborne adresse un chèque de 500 livres sterling pour cette desti-

nation à sir William Mayne, et l'accompagne d'une lettre qui proclame l'estime des donateurs pour le corps entier dont sir William est le chef. Une lettre de M. Beale, le chef de la ligue réformiste, a produit aussi son effet. M. Beale, ayant appris que la populace avait brisé les vitres du club de l'*Athenum*, a cru devoir excuser cette violence en écrivant aux membres de ce club qu'il y avait eu méprise et qu'on avait confondu l'*Athenum* avec le Carlton! Il paraît que les maraudeurs de l'émeute ont aussi pris des poches de radical pour des poches d'aristocrates; s'il est vrai que M. Beale lui-même a été arrêté et forcé de laisser vider les siennes. Ledit M. Beale ne saurait accepter la solidarité d'une tentative avortée ou plutôt d'une mauvaise plaisanterie à l'adresse du Parlement, qui aurait pu se croire menacé d'une seconde édition de la fameuse conspiration des poudres. Le lundi 6 courant, un policeman a découvert, dans l'enceinte du palais de Westminster, un gros paquet auquel était attachée une mèche ou une fusée éteinte. Le paquet contenait cinq livres de poudre à canon. Il manquait à la menace le grand chapeau dont la tradition affuble le conspirateur Guy Fawkes. Il en résultera qu'au mois de novembre prochain on n'oubliera pas de brûler en effigie, pour la deux centième fois, l'incendiaire jésuite.

Le calme est rétabli dans Londres; mais le choléra y décime encore plusieurs quartiers. L'épidémie, d'après les observateurs des phénomènes atmosphériques, coïncide avec un brouillard bleu (*a blue mist*) dont la teinte paraît plus intense à travers le verre du télescope, et qui a été remarqué entre autres le 30 juillet dernier au-dessus du parc de Greenwich par M. Glaisher. Un de ces observateurs,

M. Lowe, prétend que ce brouillard bleu pourrait bien être le reflet ou l'ombre sinistre d'une queue de comète. Il ne serait pas particulier au climat de l'Angleterre, puisqu'il aurait été signalé en Crimée lors de l'invasion du fléau. Contient-il la substance du miasme cholérique? Ceux qui le pensent ainsi invitent les chimistes à aller en ballon l'analyser. Les superstitieux n'y voient qu'une apparition fantastique, l'ombre de l'aile d'un démon, et ils s'adressent à l'apocalyptique docteur Cumming pour qu'il nous apprenne dans un de ses sermons si ce ne serait pas la vapeur du contenu de la première urne de la colère divine. A coup sûr ce n'est pas le contenu de la quatrième urne qui, dit saint Jean, donna au soleil une chaleur "assez forte pour brûler tous les hommes," car nous avons un été plutôt froid et humide. Saint Swithin, qui est le saint Médard britannique, a bien pu être exilé du calendrier de l'anglicanisme, mais non dépouillé de son influence atmosphérique. Malheureusement, depuis la réforme, le saint n'a plus renouvelé son fameux miracle de réparer les œufs cassés.

Il faut bien dire que si les météorologistes attribuent au brouillard bleu les ravages du choléra, il est des adeptes de la Société de tempérance qui en accusent la consommation toujours croissante des boissons fermentées, dans lesquelles il n'est pas d'usage en Angleterre, comme en France, de mêler ni l'eau des fleuves et des fontaines, ni celle que saint Swithin ou saint Médard expriment pendant quarante jours de l'éponge nébuleuse du ciel. Nos vignerons de la Gironde, de la Bourgogne et de la Champagne souriront de cette accusation, enchantés d'apprendre, s'ils l'ignorent encore, que depuis cinq ans, de 1861 à 1866, la consommation des vins é rangers

a doublé : 13 millions d'hectolitres, au lieu de 7 millions * ! Les statisticiens traduisent cette consommation à leur manière, en disant qu'un Anglais qui buvait annuellement une bouteille et demie en boit maintenant deux bouteilles et trois quarts. Certes, cette moyenne dans l'acception libérale du calcul, né constituerait pas une nation d'ivrognes. La bière, dont un Anglais ne boit en moyenne qu'une pinte par jour, serait encore bien innocente du choléra. Le vrai poison des estomacs anglais est importé d'Allemagne. La grande fabrique des vins de toute dénomination a lieu à Hambourg. Un hygiéniste a émis le vœu que la Prusse, devenue maîtresse de toute la confédération germanique, mît un impôt sur l'exportation de tous les vins de cette provenance. Bordeaux et Mâcon ne s'en plaindraient pas, et la faculté

seule y trouverait à redire, puisqu'un des lieux communs de la conversation impute toujours à ses membres un vœu contraire à celui de l'hygiéniste. A propos de la Faculté, en cherchant le nuage bleu dans le ciel de Londres, je me suis aperçu de la disparition de la pilule dorée qui terminait l'ancien *Collège des médecins*, petite rue de Warwick, cet emblème célébré par Garth dans le poème héroï-comique du *Dispensaire*, rival du *Lutrin* de Boileau *. La pilule n'a pas disparu seule : le Collège lui-même est tombé sous le marteau des démolisseurs qui, comme le Sapeur de la chanson à la mode, ne respectent rien, à Londres comme à Paris. Un de ces jours, nous verrons disparaître aussi la grosse sauterelle dorée de la Cité et le fier lion de l'hôtel du duc de Northumberland avec sa queue en l'air, dans Charing-Cross.

* L'importation du vin en Angleterre pendant les premiers six mois de cette année 1866 a été de 8,493,240 gallons : le chiffre des six mois correspondants de 1865 n'était que de 7,025,828. Dans cette importation, l'importation des vins français figure pour 1,286,256 gallons de vin rouge et 528,987 gallons de vin blanc. L'importation des vins d'Espagne et de Portugal a aussi augmenté.

AMÉDÉE PICHOT.

* A golden globe placed high with artfull skill,
Seems, to the distant sight, a gilded pill.

CORRESPONDANCE D'ITALIE.

Ferrare, 1er août 1866.

Dans mes nombreuses excursions de ce mois-ci, j'ai fait plusieurs haltes, une entre autres à Parme. A Parme, il n'y a qu'une chose à faire : s'installer devant les peintures du Corrège et y demeurer le plus longtemps possible. Après Raphaël (un dieu), mon homme c'est le Corrège. Au Louvre, il est supérieurement repré-

senté par deux magnifiques spécimens, *le Mariage de sainte Catherine* et *le Sommeil d'Antiope*. A Dresde, il y a de lui deux merveilles : la fameuse nuit (*la Notte*) et cette Magdeleine couchée sur un livre, qui n'a certainement pas été accueillie au ciel dans cette attitude et avec une toilette aussi restreinte... Mais tout cela n'est que la préface du Corrège de Parme, et au milieu du Corrège

de Parme, dont malheureusement les grandes fresques n'existent plus qu'à l'état d'ébauches, il faut aller droit au Saint Jérôme (*il Giorno*) et, selon moi, à la *Madonna della Scodella*.

Cette Vierge à l'Écuelle, pour parler français, a été proclamée divine par Vasari. Oui, divine par le talent de l'artiste, mais non par les sentiments qu'elle exprime. Elle est quelque chose de plus encore : elle est véritablement humaine. Cette femme se penche pour puiser de l'eau dans une écuelle et donner à boire à son enfant épuisé par la marche, car nous assistons à une scène de la fuite en Égypte. J'en appelle à toutes les mères, n'est ce pas là ce je ne sais quoi d'indicible qui fermente dans leurs cœurs, qui brûle leurs entrailles et qui montre à leurs regards ce je ne sais quoi qui s'appelle l'amour maternel ?

L'idéal du Corrège n'est pas celui de Raphaël ; il est foncièrement humain ; ses Vierges sont filles de la terre ; elles auraient pu être votre mère.

Que j'aime ce simple et honnête Corrège qui produisait des chefs-d'œuvre sans les gâter par des théories ! Il peignait dans la simplicité de son cœur, parce que l'art était un culte pour lui. "O sancta simplicitas !" Le *Saint Jérôme* (*il Giorno*) lui a été payé 45 séquins, deux chars de fagots, un sac de blé et un cochon. C'est ce même *Saint Jérôme* dont le duc de Parme offrait un million à la république française.

Depuis que je suis allé à Parme, je me procure de temps en temps une jouissance délicieuse que je recommande à mes amis. C'est tout à fait simple. Je ferme les yeux et j'évoque dans ma pensée : Vierge à la Chaise et la Vierge

à l'Écuelle. Ces deux admirables têtes se dessinent sur le fond noir de mon cerveau avec une netteté parfaite, car je les sais par cœur, comme disent les enfants à l'école. Je vous jure que c'est là un plaisir de nabab et qui ne coûte rien, rien qu'un effort d'imagination, un plaisir à la portée de tous, du vieillard comme de l'adolescent : preuve qu'il y a des plaisirs auxquels les sens sont tout à fait étrangers et dont l'âme fait tous les frais.

J'ai franchi les Appennins une demi-douzaine de fois ces jours-ci. Le chemin de fer de Bologne à Florence est un chemin de fer à surprises : c'est une lanterne magique qui a quarante-cinq tableaux ; en termes plus clairs, de Florence à Bologne, il y a quarante-cinq tunnels qui vous ouvrent quarante-cinq vues aussi variées, aussi pittoresques que celles de la Suisse et de la Savoie. Les Appennins sont des miniatures d'Alpes : le revers de Bologne rappelle la seconde, le revers de Florence rappelle la première, c'est-à-dire que celui-ci est beaucoup plus riche que celui-là.

Il y a un moment, en venant de Bologne, après le vingt-cinquième ou trentième tunnel, je ne sais plus au juste, lorsque vous avez franchi la crête de la montagne, la Toscane tout entière se déroule sous vos pieds comme un tapis de verdure. Impossible de retenir un cri de surprise et d'admiration. Les choses vous apparaissent encore vagues et confuses, estompées par la distance et le brouillard. La locomotive pousse un cri, vous êtes dans un autre tunnel qui vous rapproche : les objets commencent à se présenter d'une manière plus nette. Voici Pistoja sous vos pieds. A cette distance, on dirait le plan en relief d'une ville dans un musée. Voici l'Arno, qui raye la plaine d'une

longue traînée de sable grisâtre : il est à sec. Franchissons encore deux ou trois tunnels. Il me semble que j'aperçois dans une vapeur blanchâtre le dôme de Brunelleschi et le campanile de Giotto ; dans tous les cas je les devine. Mais ce que je distingue très-bien, ce sont les admirables paysages qui se déroulent à perte de vue à ma droite et à ma gauche ; ce sont les vallées montantes et descendantes qui plissent et zèbrent l'échine des Apennins ; ce sont des forêts de châtaigniers élégants qui n'en finissent plus. Le manteau vert des Apennins est fait de deux bandes cousues l'une à côté de l'autre : une zone de chênes, celle de l'Adriatique ; une zone de châtaigniers, celle de la Méditerranée.

A force d'aller et de venir sur ce chemin de fer féerique, j'ai fini par découvrir une maison bleue dans un pli de terrain. N'allez pas croire que les villas toscanes se débrouillent au costume classique recommandé par Rousseau : chemise blanche et volets verts. Pas le moins du monde. C'est précisément l'étrangeté de la couleur qui a attiré mon attention sur la maison dont je vous parle. Une maison bleue ! On dirait un pan du ciel tombé du firmament et dans lequel quelques personnes ingénieuses se sont taillé sans doute un petit paradis par anticipation. Quoi qu'il en soit, cette maison bleue m'a fait rêver, et toutes les fois que je la rencontre, ma pensée s'y arrête comme un oiseau sur un arbre. Elle regarde par la fenêtre et cherche à surprendre ce qui s'y passe.

Quels sont les habitants de cette maison bleue ?

C'est peut-être la résidence d'un bas bleu ? Impossible ! Mme Louise Collet est à Ischia, et Mme la princesse de Belgiojoso doit être occupée à la conquête du Tyrol.

Plaçons-y un poète allemand ou un philosophe panthéiste. Pour le premier, le bleu représente l'infini ; pour le second, c'est le mélange du blanc et du noir ; car le bleu, c'est un blanc noirci, ou plutôt un noir blanchi... combinaison de couleurs qui vous donne la formule adéquate de la philosophie panthéiste.

Mon instinct me dit que ce n'est ni l'un ni l'autre.

Est-ce un chanteur dont la voix mue ? Est-ce un Juif dix fois millionnaire ? un Anglais spleenétique ?

Ce ne peut être M. Mario, duc de Candia, son palazzo est sur la route de Pratolino. M. Landau, celui qu'il est le Rothschild de l'Italie, comme parle mon coiffeur dans son langage cosmopolite, habite le même versant que le mari de Mlle Giulia Grisi. Quant aux Anglais, ils ont envahi la Toscane comme une nuée de sauterelles, et, chose curieuse, bien loin d'y être spleenétiques, ils y sont gais. C'est quelque chose d'admirable qu'un Anglais en gaieté.

Qui est-ce donc ? Ce n'est pas M. Solar, il est là devant nous, à la porte de Pistoja. Nous allons traverser en wagon ses jardins, qui ressemblent à ceux de Versailles.

Qui est-ce donc enfin qui habite la maison bleue ?

Je tâcherai de vous le dire le mois prochain.